

Aicardiana

2^e série — n° 12 — 15 juin 2015

Jean Aicard

Le Sang du sacrifice

Aicardiana

2^e série
revue numérique
publiée sur le site Internet www.jean-aicard.com

Directeur de la publication : **Dominique AMANN**

Aicardiana publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

© **Dominique AMANN, 2015**
ISSN 2265-7703

SOMMAIRE du numéro 12

Éditorial 5

Le Sang du sacrifice

Introduction. Dominique AMANN 7

Le Sang du sacrifice. Jean AICARD 23

Notes et Documents 139

Les blessures de la vie 141

La mort de Jacqueline 162

Wladimir Bienstock 167

Giosuè Carducci 169

Léon Tolstoï 178

ÉDITORIAL

La pièce maîtresse de l'œuvre de guerre de Jean Aicard est un long poème de plus de mille vers, primitivement intitulé *Le Sacrifice*.

En raison des difficultés économiques de l'heure (début 1917), des pénuries de toute sorte et de la précarité qui touchait la plus grande partie des Français, l'œuvre ne fut pas publiée selon les intentions de l'auteur et les lecteurs n'en ont eu qu'une version dénaturée.

Cette livraison d'*Aicardiana* est consacrée à une nouvelle publication du *Sacrifice*, selon les formes voulues par le poète et clairement indiquées dans son manuscrit. Le lecteur pourra ainsi découvrir, pour la première fois, cet ouvrage dans toute la profondeur de son inspiration et la variété de son expression.

Le Sang du sacrifice INTRODUCTION

Dominique AMANN

Le Sacrifice est un long poème de mille cent vingt-cinq vers dont j'ai retrouvé le manuscrit autographe de l'auteur¹ et un exemplaire dactylographié².

Le manuscrit est une belle copie au crayon sur les pages d'un cahier *manifold* et ce sont les exemplaires originaux qui ont été conservés ; Jean Aicard, qui souhaitait une composition très achevée, a donné tout au long des directives fort précises, imposant notamment de nombreux « aller en belle page ». Par ailleurs, les feuillets sont parsemés d'indications portées par le prote à l'intention de ses typographes, qui attestent que ce document a servi à l'édition d'Ernest Flammarion.

Quant à la dactylographie, réalisée par l'agence parisienne H. Compère, l'auteur l'a complétée en indiquant sur la couverture les titres et la pagination des trois parties du poème, en marquant les divisions du texte par des astérisques et en apportant quelques corrections que l'on ne retrouve que dans la publication des *Annales*.

¹ AICARD (Jean), *Le Sacrifice*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, pièce n° 312, manuscrit autographe mis au net et très peu corrigé, 86 pages ; la page 1 manque.

² AICARD (Jean), *Le Sacrifice 1914-15-16-17*, Paris, Bibliothèque nationale de France, fonds Rondel, Ms 850. Poème dactylographié par l'Agence générale H. Compère, copie au carbone, II + 79 pages.

On peut donc penser que, son ouvrage achevé, Jean Aicard en a fait réaliser aussitôt une copie dactylographiée et l'a adressée, probablement vers la fin du mois de janvier, à son ami Adolphe Brisson, directeur des *Annales politiques et littéraires*, qui avait décidé d'accueillir *Le Sacrifice* dans sa revue.

La genèse de l'œuvre

Ce poème a été composé dans un contexte bien spécifique, à la fois pour l'auteur et pour le pays, ainsi que l'a parfaitement explicité Adolphe Brisson, utilisant pour cela une lettre-préface écrite par Jean Aicard :

LE SACRIFICE

M. Jean Aicard vient d'achever une œuvre considérable qu'il veut bien offrir à nos lecteurs. Il l'a composée sous le coup d'un deuil cruel, dans un moment où sa santé physique et sa force morale étaient profondément ébranlées³... Cette tâche lui a apporté le réconfort qui naît d'un travail poursuivi avec passion. Retenu par la maladie en son ermitage provençal, il vivait néanmoins au milieu de la bataille. Sa pensée attentive, son cœur anxieux ne se détachaient pas du drame terrible, au dénouement duquel est lié le sort du monde. Quand il se sentait à peu près valide, il allait dire des vers aux blessés des hôpitaux toulonnais, puis il regagnait le calme logis de La Garde, pro-

³ NDLR. – Jacqueline André, veuve Lonclas, la demi-sœur de Jean Aicard et la bonne fée qui veilla sur son existence, est décédée le 12 juin 1915, alors même que Jean Aicard était retenu à l'hôpital Sainte-Anne de Toulon où il se remettait difficilement d'une intervention chirurgicale. Pour tous ces événements dramatiques de la vie de notre écrivain, voir, ci-après, dans les *Notes et Documents*, « Les blessures de la vie », pages 154-162 et « La mort de Jacqueline », pages 162-167.

pice au recueillement. C'est ainsi que germa en son esprit la première idée du *Sacrifice*. Jean Aicard estime que la poésie, écho de l'âme éparse du peuple, doit l'exprimer tout entière, agir sur elle et coopérer, en exaltant son enthousiasme, à la défense de la Patrie. Cette haute conception du rôle de l'écrivain, un chapitre de son dernier volume⁴ l'expose très noblement :

Les poètes, naguère encore, dit-il, dédaignaient les sujets généraux, nationaux ; ils ne se souciaient pas, ou paraissaient ne se point soucier, de la pensée collective ; chacun d'eux, et ils sont légion, ne nous contait, le plus souvent, que ses peines personnelles, ses joies et chagrins d'amour, ses mélancolies, ses sensations surtout ; les rimeurs affirmaient que la poésie est un art réservé à une élite orgueilleuse ; et ne pas penser ainsi avec eux, c'était un peu se vouer au dédain des purs esthètes.

Aujourd'hui, tous, nous avons ajouté à notre lyre, selon le mot de Victor Hugo, une corde d'airain. Le mot patrie a repris tout son sens ; les stylistes ne craignent pas de reconnaître que France rime, sans déshonneur, à espérance. Partout où passent la douleur et la mort — hélas ! banales pourtant, — il n'y a plus de banalité ! Tout se grandit à la hauteur de l'héroïsme de nos défenseurs.

Telle est la signification de l'ardent et vaste poème où Jean Aicard a versé sa pitié, sa colère et son espoir. Nous l'avons prié de préciser le caractère de cet ouvrage, saisissante synthèse de la guerre, et qui arrive à une heure favorable, puisque, sans

⁴ NDLR. – AICARD (Jean), *Des Cris dans la Mêlée, 1914-1916*, Paris, Ernest Flammarion, novembre 1916, 338 pages.

l'avoir prévue, l'auteur semble répondre à la note pacifiste du président Wilson... Il ne nous reste qu'à placer sous vos yeux, la lettre de notre éminent collaborateur.

A. B.

À M. Adolphe Brisson, directeur des « *Annales* ».

Solliès-le-Vieux (Var), 20 janvier 1917.

Mon cher ami,

Voici la lettre que vous avez bien voulu me demander, pour être publiée dans les *Annales* comme une sorte de préface à mon poème : *Le Sacrifice*.

J'ai toujours pensé, et souvent répété, que la poésie, images, rythmes, élan d'expression, ne devait pas être seulement un art dédaigneux, qui, éloignant des foules ses adeptes, éloigne de lui les foules ; mais que, au contraire, la poésie est dans son rôle essentiel lorsqu'elle exprime les idées et les sentiments de tout un peuple par ses moyens à elle, qui donnent aux mots, rythmés sur le battement des cœurs, une force incomparable.

Cependant, nous avons vu longtemps le lyrisme ne s'appliquer qu'à faire entendre la plainte personnelle des amoureux déçus, ou se vanter d'une orgueilleuse impassibilité.

Tout à coup, la plus abominable des guerres s'est déchaînée sur le globe... Et aussitôt, en réponse aux férociétés de la barbarie allemande, une innombrable protestation a jailli du profond des âmes. Et, dans ce moment-là, l'indignation a fait des poètes. C'est une chose à remarquer que des milliers d'hommes, même parmi les combattants, ont éprouvé le mystérieux besoin de toucher à la grande lyre. Le vent de la mort a passé sur la corde d'airain, qui dormait immobile. On comprenait que le son lyrique, aussi bien, mieux parfois, que le stylet de l'histoire, sait vouer aux justes mépris l'infamie de la force brute, — ou consacrer les héroïsmes du droit.

Cette brusque révélation et cette surprenante transfiguration de la poésie, vous les connaissez bien, vous qui avez fait des *Annales* un lieu d'asile pour tant de poètes, si nombreux que, malgré toute votre bonne volonté, vous ne pouvez les accueillir tous.

Un journal politique ne m'a-t-il pas demandé des articles « d'un mouvement lyrique » !

Donc, en pleine guerre, nous avons besoin de poètes.

Par son essence même, la poésie est l'expression naturelle des idéals de droit, de justice, de charité, de bonté, dont le monde semble d'avoir une révélation nouvelle sous l'éclair des incendies allumés par la torche de la hideuse Bellone allemande, parmi le tumulte des cataclysmes sans nom qui secouent la terre. On dirait que, dans l'ébranlement de tout, les sons ordonnés de « la lyre » ont quelque chose de rassurant et de nécessaire. Au milieu des bruits d'épouvante, les âmes semblent appeler comme les petits enfants le rythme des berceuses qui donnent les bons rêves.

C'est parce que vous croyez comme nous à l'utilité des lyriques que vous allez publier mon poème, bien qu'il vous demande, au foyer des *Annales*, plus de place que vous ne pouvez nous en accorder d'ordinaire.

Le poète a tenté ici ce qui est interdit à l'historien : il a fait parler les choses et les éléments. C'est un des privilèges, une des puissances de la poésie, d'inventer des fictions qui mettent au jour plus de vérité que n'en peuvent exprimer les affirmations abstraites les plus formelles. Aucune épithète ne saurait donner la mesure des sentiments qui soulèvent aujourd'hui l'âme humaine.

En prêtant au vaste univers insensible toute la pensée et tout le sentiment du roseau humain, le poète a cru donner toute leur grandeur réelle à l'indignation et à la pitié qui,

aujourd'hui, gonflent le cœur trop étroit des pauvres créatures humaines dressées contre la race sans âme.

JEAN AICARD.

de l'Académie française⁵

Le Sacrifice a donc été mis en chantier après le décès de Jacqueline et lors de la convalescence de notre poète, soit dans le second semestre de 1915. Adolphe Brisson n'est peut-être pas étranger à cette entreprise puisque, à la fin de l'année 1915, il encouragea son ami à se lancer dans une œuvre d'importance :

Mon cher ami

Le caissier des *Annales* vous envoie ce chèque de 600^f. Il eût voulu vous offrir une rémunération plus forte, mais les misères de la guerre pèsent cruellement sur les journaux privés de leurs anciennes ressources de publicité.

Ne viendrez-vous pas prendre un peu l'air de Paris, cet hiver ? Vous nous manquez. Notre tristesse s'accroît de l'absence de ceux que nous aimons. Votre grande peine vous fait fuir le monde et chercher l'isolement, hélas ! Pourtant il faut vivre et quand on est poète, il faut chanter pour nous donner du courage. Nous avons besoin d'entendre votre voix généreuse. Envoyez-nous de beaux vers. Ils nous aideront à supporter l'inquiétude du présent et fortifieront notre espoir en l'avenir...

Ma femme, très sensible à votre bon souvenir, vous envoie ses tendres pensées, auxquelles je joins les miennes affectueusement, profondément

ABrisson⁶

⁵ *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1754, 4 février 1917, page 119, colonne 3 et page 120, colonne 1.

⁶ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre autographe d'Adolphe Brisson à Jean Aicard, sur papier à en-tête des

D'après le manuscrit, l'œuvre a été terminée le 6 décembre 1916. Ce long délai de gestation paraît d'autant plus compréhensible qu'un si grand poème n'a pu être composé d'un seul jet et a nécessité des mises en forme successives ; de plus, dans ce laps de temps, Jean Aicard développa une activité littéraire considérable – attestée par ses nombreuses publications – et organisa des tournées dans les établissements varois accueillant des soldats blessés, notamment en compagnie du chanteur populaire Félix Mayol.

Enfin, en dépit de l'épilogue, *Le Sacrifice* n'a pu qu'être achevé à Solliès-Ville : en effet, Jean Aicard y fit l'acquisition de la maison par acte notarié du 14 septembre 1916 ; dans cet acte, la venderesse se réservait encore un délai d'un mois pour vider l'immeuble de ses affaires personnelles ; et l'acheteur dut faire exécuter des travaux de restauration avant de pouvoir emménager.

Le poème

Dès le début de la guerre, Jean Aicard a voulu apporter son engagement personnel à l'effort de la Nation : il envisagea de s'enrôler comme infirmier, mais, en raison de son âge et de ses ennuis de santé, il ne fut pas admis. Notre écrivain mit alors sa plume au service du pays et de ses combattants et produisit une œuvre de guerre importante : on y trouve un grand nombre de poèmes, distribués à de nombreux périodiques, dénonçant les exactions de l'ennemi, son inhumanité, ses méthodes barbares ; on possède également plus de dix pièces de théâtre mettant en valeur les actions réalisées par des combattants, la résistance

Annales politiques et littéraires, 4 pages, datée seulement « 10 Dec » mais qui, d'après le contexte évoqué, ne peut avoir été écrite qu'en 1915.

des femmes et même des enfants, sous la forme d'actes uniques à trois ou quatre personnages destinés à des troupes d'amateurs.

Mais toute cette production, dictée par les circonstances, motivée par des événements traumatisants et le désir de soutenir le moral d'une population éprouvée, est en discontinuité avec les écrits jusque-là livrés par notre écrivain.

En revanche, *Le Sacrifice* est une œuvre personnelle, tout à fait dans l'inspiration traditionnelle du poète, qui y développe une longue méditation sur la souffrance et l'abnégation des héros anonymes du quotidien, réflexion soutenue par la certitude de la victoire inéluctable du Droit sur la barbarie, et du triomphe de l'idéalisme chrétien sur la force sauvage.

L'argument de l'ouvrage a été particulièrement bien présenté dans *Le Petit Var* par M^{me} Julia Paulin-Bertrand, sous son pseudonyme littéraire « Léon de Saint-Valéry » :

Le Sang du Sacrifice
PAR M. JEAN AICARD,
de l'Académie Française

La guerre a trois années et cinq mois de durée ; elle a armé les unes contre les autres des masses humaines de toutes les races ; des millions d'hommes combattent, des millions d'hommes meurent, des familles innombrables sont détruites ; les mères de toute l'humanité pleurent leur douleur propre ou la douleur des autres mères ; la substance de la planète tressaille, éperdue d'avoir à réincorporer à la fois tant de jeune chair qu'elle avait engendrée.

Il semble que tous les sentiments aient retenti sous les chocs de l'effroyable et démente catastrophe, que toutes les langues aient épuisé sur elle tous les termes de l'exaltation et tous ceux de l'horreur ; aussi, pour chanter la splendeur des sacrifices, la

souffrance des martyrs, la ferveur des espérances, comme pour maudire l'agresseur criminel, le poète a-t-il prêté à l'univers animal, végétal, tellurique des voix grandioses et pathétiques.

En des alternances de répons formidables, le sacrifié, le soldat du Droit, dont le grand corps blessé couvre une moitié du globe, s'entretient avec les océans, les forêts, les monts, les fleuves, avec les bêtes libres et les animaux des étables, avec les minéraux et les éléments.

Êtres et choses crient leur horreur ou leur mépris pour l'humain qui *a voulu* la guerre. Eux, qui en avaient été jadis les témoins ou les instruments, l'oubliaient peu à peu ; ils croyaient sentir pénétrer en eux et les conduire à un état supérieur un fluide d'amour venu de l'amour de l'homme pour l'homme ; leur conscience obscure était toute désir de sympathie et de soumission ; ils s'offraient, fraternels, comme moyens aux actes de fraternité. Et voici qu'ils sont redevenus complices des œuvres de sang et de mort !

Le sacrifié répond en leur montrant la beauté de sa défense, la part qu'ils ont de son sacrifice consenti ; et en affirmant l'essentielle nécessité des idéals qu'il protège. Le pressentiment des choses et des êtres ne les a pas trompés ; l'univers marche vers l'amour à travers les résistances et les colères du mal. Cette guerre est un des assauts affolés du mal contre l'amour. Le mal sera vaincu.

Et quand expire le martyr, un grand hymne de reconnaissance, d'amour, d'enthousiasme, monte de la terre régénérée. Le sang du sacrifice a vivifié toutes choses, et l'âme du sacrifié revit dans l'entité même du globe, devenue plus consciemment maternelle à l'humain.

Ce poème, grand, pur, simple comme un évangile, est véritablement « le livre de consolation » pour tous les cœurs que la

guerre a atteints. De lui, comme d'une oraison confiante aux morts glorieux, se dégagent l'apaisement et l'espérance.

LÉON DE SAINT-VALÉRY⁷.

Les publications

Les Annales politiques et littéraires (février 1917)

Le poème parut d'abord dans *Les Annales politiques et littéraires*, au cours du mois de février 1917, sous le titre « Le Sacrifice 1914-15-16-17 », divisé en trois parties intitulées respectivement : « I. La terre s'indigne » ; « II. La pitié gémit » ; « III. L'amour triomphe ». En raison de sa longueur, la publication a été répartie sur trois livraisons successives⁸.

La revue des *Annales* n'offrant qu'une place restreinte, les vers de Jean Aicard s'y trouvent fort à l'étroit, resserrés dans des colonnes bien compactes et distribués tout au long, les « aller en belle page » du manuscrit ayant été remplacés par de simples sauts de ligne avec astérisque : la structure même de l'œuvre, établie sur une alternance de récits et de monologues, s'en trouve totalement occultée ! En revanche, les titres des trois parties explicitent parfaitement les trois thématiques développées.

Le Sang du sacrifice (décembre 1917)

À l'époque de cette première publication, forcément restreinte aux seuls lecteurs de la revue, Jean Aicard mûrissait un projet

⁷ *Le Petit Var*, 38^e année, n° 13546, dimanche 23 décembre 1917, page 1, colonne 3.

⁸ *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1755, 11 février 1917, pages 142-145, « I. La terre s'indigne » ; n° 1756, 18 février 1917, pages 169-171, « II. La pitié gémit » ; n° 1757, 25 février 1917, pages 194-195, « III. L'amour triomphe ».

plus large, celui d'honorer, par un important recueil poétique, les Nations combattantes amies de la France – l'Angleterre, l'Italie, la Russie et l'Amérique – dont les soldats étaient eux aussi des « sacrifiés », ainsi que les malheureuses Arménie et Pologne alors si maltraitées : son idée était de célébrer tous les combattants engagés dans les batailles de la Grande Guerre et ses victimes innocentes, d'illustrer leurs souffrances et de magnifier leur résignation.

Son poème « Le sacrifice », avec ses traductions en anglais et italien, forme le cœur de l'ouvrage et celui-ci est complété avec des textes – déjà publiés ou inédits – faisant référence aux différents pays, chacun y étant célébré de manière très inégale... selon les ressources littéraires alors à la disposition de l'auteur.

Le recueil fut élaboré au cours du premier semestre de 1917 – le texte le plus tardif est daté « juin 1917 » – et publié à la fin de cette année par Ernest Flammarion sous le titre *Le Sang du sacrifice*⁹ ; il réunit finalement :

– pages 1-82 : « Le sang du sacrifice », poème éponyme de Jean Aicard, précédemment titré « Le sacrifice », achevé en décembre 1916.

– pages 83-168 : « *The blood of the sacrifice* », traduction anglaise par Miss Margaret Gunning.

– pages 169-172 : « À la France », traduction française de l'ode *France* composée en juin 1913 par Rudyard Kipling et dont la version originale fut publiée par *The Morning Post*, pour saluer l'arrivée à Londres, le mardi 24 juin 1913, du président de la République française venu en visite officielle ; pages 173-177 : « À l'Angleterre », poème écrit en juillet 1913

⁹ AICARD (Jean), *Le Sang du sacrifice*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, décembre 1917, in-16, 296 pages. — On trouve un jeu d'épreuves corrigées de la main de l'auteur aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 41, pièce n° 459.

par Jean Aicard pour faire réponse à Kipling ; et, aux pages 179-183, « *To England* », sa traduction anglaise par Margaret Gunning¹⁰.

— pages 185-271 : « *Il sangue del sacrificio* », traduction italienne par M. S. Lallici ; et pages 273-276 : « L'Italie et la France », poème inédit et non daté que notre écrivain a dédié à Giosuè Carducci, célèbre poète italien mort en février 1907, distingué par le prix Nobel de littérature en 1906¹¹.

— pages 277-279 : Russie. Jean Aicard avait prévu une traduction russe du *Sacrifice*, mais il rencontra les plus grandes difficultés pour en obtenir une : « La traduction du poème en langue russe fut, plusieurs fois, entreprise, et plusieurs fois abandonnée, par divers traducteurs. Enfin réalisée, elle me fut envoyée naguère et ne m'est jamais parvenue. Tout donne à croire qu'elle a disparu dans un naufrage en Méditerranée¹² ». En janvier 1917, Jean Aicard s'était notamment adressé à Wladimir Bienstock, un Russe installé à Paris : mais celui-ci ne peut avoir été l'auteur de la traduction perdue puisqu'il s'était définitivement installé à Paris à la fin du XIX^e siècle¹³.

— pages 279-284 : « La marche au tombeau », poème de Jean Aicard, « écrit au lendemain de la mort de Tolstoï¹⁴ »,

¹⁰ Pour plus de précisions sur ces poèmes et leurs traductions, voir AMANN (Dominique), « Échanges poétiques : Rudyard Kipling, Fernand Gregh et Jean Aicard », *Aicardiana*, n° 9, décembre 2014, pages 5-34 ; et GARCIA (Gérard), « Kipling francophone », *Aicardiana*, n° 9, décembre 2014, pages 35-39.

¹¹ Pour Carducci, voir ci-après, dans les *Notes et Documents*, « Giosuè Carducci », pages 169-178.

¹² AICARD (Jean), *Le Sang du sacrifice*, page 278.

¹³ Pour Wladimir-Lvovitch Bienstock, voir ci-après, « Notes et Documents », pages 167-169.

¹⁴ Pour Tolstoï, voir ci-après, dans les *Notes et Documents*, « Léon Tolstoï », pages 178-185.

soit à la fin du mois de novembre 1910, et publié peu après par *La Revue*¹⁵.

— page 287 : « Arménie », quelques lignes de Jean Aicard qui font référence à son poème « La plainte arménienne » écrit en mai 1917 et paraphrasant P.-Simon Erémian, le chantre de l'Arménie martyre.

— pages 289-290 : « Pologne », petite prose non datée de Jean Aicard.

— pages 291-292 : « Amérique », court texte de Jean Aicard, daté à la fin « Paris, 15 juin 1917 ».

En cette année 1917, la France connaissait de graves difficultés économiques : l'effort de guerre absorbait une grande partie de la production nationale ; les forces vives de la nation – travailleurs masculins – étaient envoyés nombreux au front et la population donnait la priorité à la vie matérielle. En raison des pénuries, les imprimeurs éprouvaient des difficultés à se fournir en matières premières ; les éditeurs voyaient leur clientèle se raréfier... l'heure n'était pas à la publication de beaux livres ! La réalisation du *Sang du sacrifice* en souffrit incontestablement et, encore une fois, l'ouvrage n'a pas été imprimé selon les intentions de l'auteur : 1° le souhait du poète de débiter chaque section en belle page n'a pu être satisfait si bien que la présentation du poème reste très compacte ; 2° les titres des trois parties ont été omis¹⁶, ce qui ôte un élément majeur de compréhension ; 3° profitant de ce que celle du manuscrit était parfois insuffisante, un prote quelque peu rigide a imposé une ponctuation excessive, renforcée, lourde,

¹⁵ *La Revue*, 22^e année, n° 89, 1^{er} janvier 1911, pages 30-33.

¹⁶ Il faut convenir que, le poème étant publié dans trois langues, l'insertion en belles pages des trois titres intermédiaires eût nécessité plus de vingt pages... essentiellement blanches !

et qui modifie en quelques endroits le sens du texte... ou, en tout cas, n'en facilite pas l'intelligence !

Ce nouveau livre n'a guère connu le succès. La presse nationale l'a bien ignoré et la sortie en librairie est passée inaperçue. À peine ai-je trouvé : « Le Sang du sacrifice, par *Jean Aicard*, avec une traduction anglaise et une traduction italienne ; in-16. — Flammarion. 3 fr. 50 »¹⁷. Il est vrai que, vendu trois francs et cinquante centimes, l'ouvrage était bien trop onéreux pour la plupart des gens.

La présente édition

Le Sang du sacrifice est un poème profond, réussi, qui porte un message philosophique universel : à ce titre, il mérite une publication de qualité, strictement conforme aux intentions de son auteur, et c'est ce que j'ai recherché dans l'édition nouvelle que je propose aujourd'hui.

L'art typographique a toujours distingué, dans un livre ouvert à plat sur une table, les pages de droite, nommées « belles pages », marquées d'un folio impair, et les pages de gauche ou « fausses pages » portant un folio pair ; ceci en conformité avec les enseignements de la neurophysiologie qui a clairement établi que l'être humain est très majoritairement latéralisé à droite : les belles pages étant ainsi les plus spontanément perçues, il est d'usage d'y faire débiter toute partie d'un ouvrage.

Plus particulièrement, la présentation typographique de la poésie est un élément essentiel de sa compréhension : le simple fait d'espacer une strophe de celles qui l'entourent ou,

¹⁷ *Journal des débats politiques et littéraires*, 130^e année, n° 12, samedi 12 janvier 1918, « Publications récentes », page 4, colonne 6.

mieux, de l'isoler en belle page, lui confère une puissance expressive toute particulière.

Pour réaliser la présente édition, j'ai d'abord mis au net le manuscrit autographe, en respectant scrupuleusement les indications de mise en page ou de typographie données par l'auteur : l'établissement du texte, parfaitement lisible, ne s'est heurté à aucune difficulté. J'ai également corrigé quelques fautes d'orthographe ou d'accord qui avaient échappé aux relectures ; normalisé la ponctuation des monologues et dialogues ; accentué les capitales ; adopté l'orthographe contemporaine pour quelques mots (« entrouvert » au lieu de « entr'ouvert » ; « rythme » au lieu de « rhythme », etc.) Enfin, j'ai rajouté les titres intermédiaires des trois parties.

J'ai ensuite collationné cette première mise au net avec la publication des *Annales* : après avoir constaté la parfaite identité des deux textes, ma principale préoccupation a été d'améliorer, çà et là, la ponctuation, parfois insuffisante et, plus rarement, excessive.

Au total, la version que je propose ici est avant tout celle du manuscrit, manifestant les intentions premières et irrévocables de l'auteur, avec quelques améliorations légères dictées par la première édition des *Annales* quand elles m'ont paru essentielles à l'intelligence du texte ou à la limpidité de la versification.

Le lecteur pourra ainsi découvrir, dans toute la profondeur de son inspiration et la force lyrique de son expression, cette pièce majeure de la poésie de guerre de Jean Aicard, où notre poète, accablé par le tragique des circonstances, retrouve ses accents traditionnels : patriotiques, humanistes et chrétiens.

Jean Aicard

Le Sang du sacrifice

(Décembre 1916)

À LA FRANCE, À LA BELGIQUE,
À L'ANGLETERRE, À LA RUSSIE,
À LA SERBIE, AU MONTÉNÉGRO,
À LA ROUMANIE, À L'ITALIE,
À TOUS LEURS MORTS,
À TOUS LEURS BLESSÉS,
CE POÈME EST DÉDIÉ.

I

LA TERRE S'INDIGNE

Il cria : « France ! » puis, sans douleur ni pensée,
Il tomba, face au ciel, la poitrine percée,
Parce qu'ainsi l'avaient voulu de mauvais rois.

Renversé sur le dos, bras ouverts, comme en croix,
Il entra dans la mort comme en un vaste rêve.

Tout d'abord, il se crut dormant sur une grève.
Car, tout autour de lui, les soupirs des mourants,
Réguliers, traversés de longs cris déchirants,
Semblaient être la voix d'une horrible marée
Dans les nuits où la mer se tord désespérée.

Puis il s'éveilla, mais seulement en esprit.

Alors, il lui parut qu'il était Jésus-Christ ;
Si bien que, sans surprise, entré dans le mystère,
Martyr démesuré, cloué contre la terre
Tournoyante, — dont il épousait le contour, —
Il couvrait l'univers d'agonie et d'amour.

Et les mers et les ciels, soirs rouges, matins roses,
Les appels infinis des êtres et des choses,
Les brutes des forêts et les oiseaux de l'air,
Tout s'unit dans son cœur pour conjurer l'enfer.

Soupirs des océans, légers soupirs de l'homme,
Tout est rythme profond, dans la veille ou le somme,
C'est le rythme qui fait les univers si beaux.
Et si tous les longs cris hurlés sur les tombeaux,
Tous ceux des moribonds hérissés d'épouvante
Et tous ceux de la mer en fureur lorsqu'il vente,
Différents et mêlés, se heurtaient dans les airs,
Un rythme encor, pareil au bruit des vastes mers,
Quand le ciel disloqué croulerait en décombres,
Soumettrait ce chaos aux lois fixes des nombres.

Nul cri, le voulût-il, ne demeure isolé,
Et des milliers de cris, dans l'espace troublé,
En rencontrent des milliers d'autres et s'y confondent ;
D'autres milliers, distincts de ceux-là, leur répondent ;
Et ces accords fatals font, de ces cris discords,
L'éternel souffle égal des vivants et des morts.

L'homme gisant, couché dans son sang qui ruisselle,
Au grand rythme de la douleur universelle
Frissonne, transformé de la nuque aux talons.
Les pentes de ses flancs lui semblent des vallons ;
Ses genoux soulevés sont comme des montagnes ;
Tout son sang coule en fleuve à travers les campagnes ;
Son âme sent ses os, douloureux et cachés,
Sous terre et sous sa chair se confondre aux rochers ;
Il est tout, vie et mort, l'antinomie entière,
Tout l'esprit pur qui souffre en l'immonde matière ;
Et sur son globe affreux, prêtre et victime, tel
S'offre aux dieux inconnus le martyr immortel.

« Nous, les fleuves, porteurs de mondes,
Fils des névés vierges et blancs,
Nous qui, dans les plis de nos ondes,
Capturons des soleils tremblants ;

« Nous, qui d'une fraîche lumière
Baignons, en des ciels reflétés,
Près des fiers châteaux, la chaumière
Et les hautes tours des cités ;

« Nous, créateurs de capitales,
Nous qui ne reculons jamais,
Nous de qui les sources natales
Sont des vierges sur des sommets ;

« Sous le vieux pont qui les encadre,
Nous qui, de tous nos flots chantants,
Portons aux mers plus d'une escadre
De lourds bateaux, trésors flottants ;

« Nous, les grandes routes en marche,
Bleus liens des peuples amis,
Nous qu'on fait passer sous une arche
Triomphants, libres et soumis ;

« Nous, faiseurs de beautés utiles,
Nous, les grands fleuves généreux
Qui jetons les fleurs de nos îles
Sur le sentier des amoureux ;

« Mais aussi qui rendons fécondes
Les vignes, et féconds les blés,
Nous, les fleuves, porteurs de mondes,
Par qui donc sommes-nous troublés ?

« Un nouvel affluent arrive,
Rouge et noir dans nos claires eaux ;
La fauvette a fui notre rive,
L'abri chantant de nos roseaux.

« Plus de couple aux mains enlacées
Dans les sentiers verts, sur nos bords.
Où sont nos puretés passées ?
Pourquoi charrions-nous des morts ?

« L'incendie affreux nous colore,
Blafard le jour, rouge la nuit ;
Nous ne voyons plus d'autre aurore,
Il est en nous la mort qui luit.

« La cathédrale flambe et croule ;
Et partout des fantômes noirs,
Des exilés en morne foule
Errent dans l'horreur des grands soirs.

« Nous voulions le bonheur des hommes,
Sainte paix, amour innocent.
Nous voilà, maudits que nous sommes,
Des fleuves de deuil et de sang. »

Alors, l'homme gisant, roidissant ses vertèbres,
Répondit — et sa voix fit trembler les ténèbres :

« Les fleuves coulaient purs ; des monstres sont venus
Les traverser de maux jusqu'alors inconnus.
Ô fleuves ! J'ai voulu protéger vos eaux claires,
Vos bourgs et vos cités aux clochers séculaires,
Vos palais, vos jardins, vos pères les névés,
Les ciels qui, dans vos eaux, semblent des cieus rêvés ;
Et c'est pourquoi je meurs, bras ouverts, face aux astres...
Ô fleuves, désormais miroirs de nos désastres,
Adieu ! — Mais, tôt ou tard, je revivrai vainqueur ;
Fleuves-rois, votre pourpre est le sang de mon cœur. »

Voici. Les monts dont la hauteur fait des abîmes,
Les monts vêtus de blanc qui portent sur leurs cimes
Des bandeaux scintillants de constellations,
Crièrent vers les rois et vers les nations :

« Hauts et purs, nous étions des autels sous un voile,
Les premiers visités de la première étoile,
Les premiers colorés du jour oriental.
Et l'éclair, qui vous luit comme un signe fatal,
Nous signifie, à nous, l'alliance scellée
Des feux du ciel avec la neige immaculée.
Pourtant, quand vous montiez vers nous, bâtons en main,
Nous mettions à vos pieds tout ce qui n'est qu'humain,
La plaine aux lourds travaux, la mare aux lourds miasmes ;
Et nos souffles, le vent des grands enthousiasmes
Qui vous prenait dans son remous torrentiel,
Vous inspiraient le vœu d'escalader le ciel.
Aujourd'hui, vous dressez jusqu'à nous haine et honte,
Vos cœurs se font plus bas dans le sentier qui monte
Et vos souffles de mort empestent les glaciers.
Hier, nous déchirions, quand vous nous traversiez,
Nos longs voiles ; et nos vierges, les neiges hautes,

Vous accueillaiement avec douceur comme des hôtes ;
Et le Dieu qui mourut sur un mont rocailleux
Vous souriait ici du fond des ciels plus bleus.
Aujourd'hui, vos canons, noirs sur la crête blanche,
Ébranlant les échos, provoquent l'avalanche.
Hier, quand votre amour menteur nous vénérât,
Malgré tous nos orgueils nous gardions un regret
Parce que la hauteur se nommait la frontière ;
Mais, l'esprit triomphant sans fin de la matière,
On voyait, survolant nos déserts sans chemins,
Condors miraculeux, vos grands oiseaux humains
Tenter en plein azur les hautes traversées ;
Et nous étions sous eux fiers et pleins de pensées.
Avec eux, vous avez abaissé notre orgueil :
Maintenant nos glaciers sont tristes comme un deuil,
Parce que l'avion, d'où pleut un sang de crimes,
Souille la majesté tranquille de nos cimes.
Nos gouffres débordants de nuit sont moins affreux
Que les cœurs des mortels qui s'égorgent entre eux.
Ô peuples sans raison, que la haine gouverne,
L'ours est meilleur que vous dans la noble caverne,
Et le loup vous méprise, et l'aigle vous maudit,
Et les vrais ciels vous sont un domaine interdit. »

Le doux martyr chrétien, plus beau que Prométhée,
Aux monts hautains jeta sa réponse irritée :

« Vous rêviez sous le ciel ; des hommes sont venus
Vous traverser de maux jusqu'alors inconnus.
Mais moi, l'esprit qui garde et le cœur qui protège,
Monts hautains, j'ai voulu secourir votre neige,
Vos glaciers glorieux, vos salubres chemins,
La liberté qui vit loin des pactes humains,
La suprême beauté de votre forme altière
Et je vous défendis, même obstacle et frontière.
Si j'ai bien combattu, les plaines le diront.
J'ai voulu vous garder vierges de tout affront
Et vos orgueils sont faits du meilleur de mon rêve.
Qui vous foule du pied croit que son cœur s'élève,
Qui respire votre air sent s'élargir son cœur,
Mais celui-là n'est pas encore un vrai vainqueur
Puisque l'esprit connaît une plus fière cime
Et que le sacrifice est un mont plus sublime.
C'est pour l'avoir gravi, malgré tous les effrois,
Que je meurs à vos pieds, tombé les bras en croix.
Sur vos manteaux royaux, blancs comme les hermines,
Les gouttes de mon sang sont des taches divines ;
Je meurs plus grand que vous, foudroyés immortels :
La victime est plus près de Dieu que les autels. »

Il dit... Et le sang pur qui vidait ses artères
S'offrait aux grandes soifs des arbres sous les terres ;
Et, des fonds d'agonie où son âme sombrait,
Il écouta gémir l'esprit de la forêt :

« Nous étions les forêts profondes,
Nous balançons nos dômes verts
Qui se mouvaient par grandes ondes
Comme les mers.

« Nous abritons sous nos ramures
Des fruits, des fleurs, des chants d'oiseaux,
En imitant les beaux murmures
Des vastes eaux.

« Nous donnions à la pauvre femme,
Au vieux qui marche avec effort,
Nourriture de l'âtre en flamme,
Notre bois mort.

« À la lourde hache coupante
Qui mutilait nos frondaisons,
Nous donnions, hommes, la charpente
De vos maisons.

« Nous donnions le fruit, la fleurette
Au petit écolier, content
De surprendre dans sa retraite
Le nid chantant.

« Le soupir de la tourterelle
Tombait comme un charme subtil
Du nid qui rêve sous son aile
Au mois d'avril.

« Nous aimions à tenir cachées,
Sous nos fleurs, dans nos sentiers creux,
Vos jeunes têtes rapprochées,
Chers amoureux.

« Nous étions les forêts profondes,
Nous balancions nos dômes verts
Qui se mouvaient par larges ondes
Comme les mers.

« Et maintenant, sous des mitrilles enragées,
Nos troncs déchiquetés du fer, noircis du feu,
Gisent dans les débris des branches saccagées
Et, morts désespérés, tendent leurs bras vers Dieu.

« Nous étions les forêts indulgentes et douces ;
Nos bons chênes, toujours plus forts d'être plus vieux,
Laisaient vivre à leurs pieds les étoiles des mousses,
Le frêle insecte d'or et la biche aux beaux yeux.

« Nous étions les grands bois, grands comme des royaumes.
Les bois mystérieux sont des temples mouvants,

Et leurs fûts élancés, sous des milliers de dômes,
Les balancent au souffle harmonieux des vents.

« L'âme trouvait en nous des clartés imprécises,
Tout le mystère et les silences d'un saint lieu.
Nous étions, sous le ciel, les vivantes églises
Que chaque avril portait un peu plus près de Dieu.

« Et le ciel, dont l'entrée en nous est la clairière,
Écoutait notre hommage à la splendeur du jour,
Quand l'orgue frissonnant des forêts en prière
Chantait l'hymne de vie et d'éternel amour. »

« Forêts, j'ai défendu vos hymnes, vos ombrages,
La nuit douce qui pleut de vos rameaux épais ;
C'est sur moi qu'ont frappé la haine et les outrages
Quand on vous dévasta, grands asiles de paix !

« Forêts de France, et vous toutes, forêts du monde,
Vous que peupla de dieux le rêve épouvanté,
Vous, dont la nuit sacrée, antique, est si profonde
Que la nuit du ciel seule a plus de majesté ;

« Ce qui mourut, par vous revit et se relève ;
Les cercueils, nés de vous, en vous reverdiront ;
En vous, ma chair déjà monte ; elle est votre sève ;
Et l'unité du monde abonde sous mon front.

« Forêts, je souffre en vous, votre plainte est ma plainte,
L'hymne de vos douleurs est selon mon esprit ;
Et je me donne à vous, en communion sainte,
À vous, filles du bois qui porta Jésus-Christ. »

En des courses toujours et jamais achevées,
Avec des cris sans fin, sans fin se poursuivant,
Les flots, montagnes d'eau par le vent soulevées,
Cherchent à fuir le fouet tumultueux du vent.

Les monts, ces flots figés, se retrouvent en elles
Mais mouvants, comme au temps des chaos primitifs.
La forêt, dans les plis des houles éternelles,
Reconnaît sa nuit verte et ses rythmes plaintifs.

Devant les océans, premiers pères des mondes,
L'être troublé ressent qu'il en fut engendré ;
La grâce même naît des courbes de leurs ondes,
La vie est un frisson de l'abîme sacré.

Or, la vague en fureur par des vagues suivie,
Transformant ses clameurs en malédictions,
Tous les vieux océans, pères de toute vie,
Ont crié vers les rois et vers les nations :

« Sous le fer et le feu des grondantes machines,
Avec vous, comme vous, soumis aux mauvais temps,
Courriers disciplinés, nous courbions nos échine,
Nous portions vos trésors et vos Léviathans.

« Quand vos vaisseaux servaient les paisibles conquêtes,
Nous, sûrs de battre en vain leurs boucliers épais,
Nous étions, sous vos pieds niveleurs de tempêtes,
Des plaines d'alliance et des chemins de paix.

« Nous éprouvions l'orgueil de servir le génie ;
Les hommes nous semblaient nos rois victorieux ;
Et, sources et miroirs de la vie infinie,
En eux nous vénérions des dieux faiseurs de dieux.

« Grands vaisseaux, nous baisions l'acier de vos cuirasses
Car vous deviez soumettre au cœur l'instinct dompté
Et vous portiez l'espoir de rapprocher les races
Et de les fondre un jour dans la sainte unité.

« Et voilà que, sous nos abîmes,
Où l'ouragan fait, par amour,
Des bouleversements sublimes,
Chemins ouverts aux rais du jour,

« Nos gouffres qui, des nefes géantes,
Ne voyaient que les ventres noirs,
Les aspirent, gueules béantes,
Et formidables entonnoirs.

« Le steamer grand comme une ville
S'arrête, sifflant et soufflant,
Quand la torpille, foudre vile,
Touche, éclate et le perce au flanc.

« Trois mille innocents, enfants, femmes,
Affolés, tremblent sur le pont...
Sur le désert des hautes lames
Pas une pitié ne répond.

« Le géant chancelle, il s'entrouvre,
Il bascule, tout frémissant,
Il enfonce ; la mer recouvre
Le grand paquebot qui descend.

« Sous des flots qui n'ont plus de houle,
Vaincu sans combat, sans canon,
Il descend, chargé d'une foule,
Vers des fonds qui n'ont plus de nom.

« Un frisson de quelques secondes
Court sur ce point de l'Océan,
Frisson d'horreur des grandes ondes
Qui plaignent le vaisseau géant.

« L'épave expirante se couche ;
Les morts vont vite sous les flots
Et des monstres heurtent leur bouche,
Leurs dents et leurs yeux aux hublots.

« On vous attendait dans les havres,
Morts mouvants, bercés des flots verts,
Vaisseaux montés par des cadavres
Dont les yeux resteront ouverts. »

Et la mer indignée a crié : « Quel est l'homme
Qui commet le grand crime et l'avait résolu ?
S'il ose se nommer, celui-là, qu'il se nomme ! »

Un cri répond au loin :

« Je ne l'ai pas voulu ! »

C'est le son d'une voix où tremble le mensonge,
Si faible qu'on peut croire avoir mal entendu,
C'est le cri sourd, lointain, mais que l'écho prolonge
D'un loup pris par la rage et hurlant au perdu.

« Je n'ai pas fait cela, répète la voix sourde,
Je ne l'ai pas voulu ! »

Puis, toujours faiblissant,
Le cri, comme étouffé, sombre dans la nuit lourde,
Où des éclairs muets semblent trempés de sang.

« Ô fleuves, forêts, monts, et vous, mers sans limites,
Je vous prends à témoins que cet homme-là ment.
Il a fait de sa race une espèce maudite.
Il ment timidement et désespérément.

« Il ment. Son cœur frissonne et sa raison s'affole.
Fleuves et mers, forêts immenses, fiers sommets,
Gardez bien son mensonge et gardez ma parole ;
Et vous, petits enfants, gardez-les à jamais.

« Il essaie un mensonge à la hauteur du crime ;
Le cri qui veut mentir n'est jamais assez haut.
Seule, la vérité peut atteindre au sublime :
Elle est le verbe et le mensonge n'est qu'un mot. »

Ainsi cria, dans l'étendue,
Le géant blessé, tel le Philoctète ancien ;
Et sa clameur fut entendue,
Du couchant au levant, par l'univers chrétien.

Il dit encore : « Ô cieux, ô terre,
Tous les sacrifiés saignants parlent en moi :
Je porte, en mon cœur solitaire,
L'univers tout entier, son amour et sa foi.

« Je suis la vérité profonde,
L'espoir divin qui meurt, sans fin ressuscité,
L'âme en qui se mire le monde,
L'esprit secret qui mène à Dieu l'humanité.

« Plus souvent je meurs, plus s'élève
Vers l'inconnu voilé le désir des mortels ;
Je suis le spectre né du rêve
Qui porte en soi tous les astres de tous les ciels.

« Je lègue amour et renaissance
Aux hommes sans pitié qui s'égorgent entre eux ;
Je suis le sacrifice, essence
De l'amour, — idéal tous les douloureux.

« Les terres, les mers et les fleuves
Saignent avec mon sang, parlent avec ma voix.
Pères en deuil, enfants et veuves
Ne pleurez plus ! Vos yeux verront ce que je vois. »

Il dit. Un grand frisson traversa tout le globe
Qui vibra comme l'arbre effleuré par les vents :
La grande nuit berçait dans les plis de sa robe
Tous les sacrifiés, tous, morts et survivants.

Toute âme est, par un fil, liée aux autres âmes,
Tout siècle se dévoue aux avenir humains.
« Si personne ne meurt pour vous, disaient les femmes,
Que seront, chers petits enfants, vos lendemains ? »

Et la Charité, vierge un instant oubliée,
Résistait par le glaive à des soldats bourreaux ;
Et, fière de souffrir, la vierge émerveillée
En frémissant d'orgueil enfantait des héros.

L'attaque des démons suscite les archanges ;
Gabriel domptera le dragon renaissant
Et les justes noieront, en tombant par phalanges,
Les feux d'enfer sous le déluge de leur sang.

Monceaux de cendres écroulées,
Pâles restes de l'art divin,
Les spectres des villes brûlées
Se lèvent en criant : « Louvain ! Louvain ! Louvain ! »

Et Louvain, cœur de la Belgique,
Ville en cendres, brasier fumant,
Louvain jeta son cri tragique
Qui vibrera dans le monde éternellement :

« Je fus un des temples du Livre,
J'enseignais l'amour et la foi.
Ces divines raisons de vivre
Faisaient vivant le Livre et respiraient en moi.

« Ô feuillets frémissants des bibles,
Des savants vous ont lacérés !
Et des philosophes horribles
Ont brûlé votre temple et vous, livres sacrés !

« Jadis le brutal Alexandre,
Poète, épargnait ta maison :
Les barbares ont mis en cendre
Le Livre, art, poésie ou science et raison !

« Tout, bibliothèque et musée,
La beauté pure des esprits,
Idéale et réalisée,
S'ils ont tout saccagé, c'est qu'ils n'ont rien compris. »

« Le feu fume, la cendre vole...
Le livre se consume en vain :
On ne brûle pas la Parole
Qui se lève, éternelle, et va criant : « Louvain ! »

Alors le Fer, dans les entrailles de la terre
Ou sur l'enclume, au choc rythmé des lourds marteaux,
Cria, frère moins beau de l'or que rien n'altère :
« Mes services m'ont fait le prince des métaux.

« Fier de l'homme que je seconde,
Je suis le métal souverain :
J'ouvre la blessure féconde
Par où le sol reçoit le grain.

« Caressé, poli par la terre,
Je luis comme un astre ; et, par moi,
Par mon labeur élémentaire,
Sont nourris le pauvre et le roi.

« J'ai taillé la colonne auguste
Qui soutient le temple des dieux ;
J'ai fait la statue ou le buste
Des héros les plus radieux.

« Sûr dompteur d'aveugles colères
Ou d'injustes rébellions,
J'ai fait, devant les belluaires,
Ramper l'orgueil des grands lions.

« J'ai ceinturé l'orbe du monde
À travers monts, mers et forêts ;
Dans mes réseaux la terre ronde
Est comme un ballon dans des rets ;

« Et les vallons qu'enjambe une arche,
Et les fleuves aux larges eaux
Voient les hommes à lourde marche
Vaincre les ailes des oiseaux.

« Un jour, la terre, traversée
D'un fil qui passe sous la mer,
N'aura qu'un cœur, qu'une pensée,
Et c'est grâce aux vertus du Fer !

« Et moi, moi qui donne à la terre
Ces gages d'un destin meilleur,
Je vois mon œuvre salutaire
Servir la haine et le malheur.

« Poignée en croix, je fus l'Épée
Glorieuse au temps féodal,
Mais l'homme, qui m'avait trempée,
Renie aujourd'hui Durandal.

« Il préfère à l'arme qui brille,
Noble et loyale sous le ciel,
L'aveugle et secrète torpille
Ou le gaz pestilentiel.

« Déjà les hauts faits de naguère
Ont rejoint ceux des beaux tournois ;

Le guet-apens, voilà la guerre
Que conduit l'espion sournois.

« Je fus cuirasse ciselée,
Je fus casque au cimier hautain ;
Je pleure ma gloire en allée,
L'éclat de mon premier destin !

« Je pleure, moi qu'on dit sans âme,
Le temps où Dieu parlait aux rois,
Les siècles où l'Épée en flamme
Régnaient, — alliée à la Croix. »

« Glaive aux mains du héros, coute dans la charrue,
Toi qui fus de tout temps mon meilleur compagnon,
Fer, par qui la beauté du monde fut accrue,
Sois encor, lorsqu'il faut qu'elle soit secourue,
L'acier de la torpille affreuse et du canon.

« Tue et sois, pour l'instant, sans pitié ; moi, je saigne
Mais le vrai dévoué ne veut pas qu'on le plaigne.
Défendons-nous : mon rêve et le tien sont si beaux !
Dieu viendra. Pour tous ceux qui préparent son règne,
Sculpte une gloire ailée au fronton des tombeaux.

« Quand nous aurons vaincu le peuple des voraces,
Ces lourds buveurs de sang gorgés d'immonde chair,
Alors nous forgerons les dernières cuirasses.
Et toi, le dernier glaive aux mains des nobles races,
Tu seras pour toujours le Droit, Âme du fer ! »

II

LA PITIÉ GÉMIT

Dans leur antre, au pied des montagnes,
Les lions, ces rois généreux,
Les grands lions et leurs compagnes,
Étonnés, se disaient entre eux :

« Oui, des rois, c'est ainsi qu'on nomme
Les lions, pour leur majesté ;
Et parce que, plus forts que l'homme,
Ils sont les forts sans cruauté.

« La faim seule en nous est cruelle ;
Nous devons en subir la loi.
Mais nous abattons la gazelle
Sans jouer avec son effroi.

« Poussés par les lois infinies
(Dieu seul connaît pour quelle fin),
C'est sans nous plaire aux agonies
Que nous mangeons à notre faim.

« On nous nommait les magnanimes.
Mais voici que, couvert de sang,
L'homme chargé de tous les crimes
Jouit des pleurs de l'innocent.

« Il n'est donc plus le digne maître
Des lions, jadis si vantés ;
Qui donc alors va reconnaître
Nos titres et nos majestés ?

« Pourtant, restons ce que nous sommes.
En restant les seuls généreux,
Ô lions, plus beaux que les hommes,
Nous régnerons sur eux — contre eux. »

« Non, non, vous n'êtes rois que si l'homme vous nomme.
Demeurez sans mépris et sans rébellion,
Fauves, ne niez pas les mérites de l'homme :
Lequel de vous est mort pour sauver un lion ?

« Moi, je meurs pour servir l'immortelle lignée
De ceux qui, comme moi, servent l'homme idéal,
Lions ! — Et je bénis votre race indignée
Qui rapproche du cœur des hommes l'animal.

« Votre Dieu, c'est celui qui brise le superbe
Et qui vous imposa de respecter Daniel.
Mon Dieu, c'est l'éternel sacrifié, — le Verbe,
Plus fort que le lion et plus doux que le miel.

« Apprenez à lécher mon sang pur sans le boire
Afin que mon esprit et mon cœur soient calmés,
Lions ! Soyez l'amour qui dédaigne la gloire ;
Léchez ma plaie affreuse, et vous serez aimés. »

Le feu gronda :

« Quand l'homme eut capté la lumière,
Éclair de deux cailloux heurtés,
Dans cette étincelle première
Il conquit toutes mes clartés.

« “Ce petit feu brille et pétille :
Fais luire mon bois, petit feu.”
Et, premier groupe, la famille
Vit en moi plus qu'un être : un dieu.

« L'homme adora ma claire flamme
Qui réjouit en réchauffant ;
Et je fus gardé par la femme
Et je fus chéri par l'enfant.

« Ces êtres vivaient de chair crue :
J'ai cuit ce premier aliment;
Puis leur faim, par moi secourue,
Connut la saveur du froment.

« Je fus le consolant mystère,
Le premier élément soumis,
Et j'ai su donner à la terre
Les bonheurs que j'avais promis.

« Si le fer, qui tue et qui blesse,
Laboure, c'est que, lui si fier,
Prend, à mon gré, de la souplesse ;
Et je suis le maître du fer.

« Dans l'espace, aux sources natales,
Je suis l'étoile et les soleils ;
On m'avait donné des vestales
Pour garder mes autels vermeils.

« Je suis la charité, le phare :
Sous les ouragans, dans la nuit,
Je montre au bateau qui s'égare
Le récif mortel — qui reluit !

« Quand je flambais en incendies,
Feux du traître ou de l'imprudent,
Des sauveurs aux âmes hardies
Attaquaient mon courroux grondant.

« “Sauvez l'enfant ! le vieux ! les femmes !”
Et, béni des peuples émus,
Un sauveur mourait dans les flammes,
En héros, — pour des inconnus !

« Et maintenant la guerre allume
Partout des villages entiers:

Le globe est un volcan qui fume
Un seul champ d'immenses brasiers.

« Et moi le foyer, moi le phare,
Je vois, battu par d'affreux vents,
L'homme, pris de fureur barbare,
Nourrir mes feux de corps vivants !

« Puisque l'homme, ami des désastres,
Déchire les pactes conclus,
Éteignez-vous, clartés des astres !
L'homme ne vous mérite plus. »

« Foyer resplendissant, j'ai défendu ta flamme.
Ne nous maudis pas tous, ô feu mystérieux.
On n'éteindra jamais cette étincelle : l'âme,
Ni l'éclair de l'esprit que l'homme a dans ses yeux.

« Pour la famille, pour l'époux et pour la femme,
Pour l'enfant, dont j'entends les pleurs et les clameurs,
Ce que j'ai défendu surtout, c'est bien ta flamme :
C'est le Foyer ; c'est pour le Foyer que je meurs. »

« Nous, la matière, nous, les éléments, les choses,
Qui faisons quelquefois du mal sans le vouloir,
Intelligences mal écloses,
Sans idéal et sans devoir,

« Nous subissions pourtant l'influence des âmes ;
L'homme nous dirigeait, nous étions dans sa main ;
Nous éclairions de vives flammes
Son ciel, sa maison, son chemin.

« Nous étions la matière, aveugle mais soumise ;
Nos foudres pénétraient, en magiques éclairs,
La vie inconnue, — et surprise
Jusqu'au fond du palais des mers.

« Nous avons aboli la distance et l'absence ;
L'opacité fondait en spectres radieux.
L'homme, aidé de notre puissance,
Était presque l'égal des dieux.

« Nous étions les moyens, au lieu d'être l'obstacle ;
Toute nuit devenait par nous source de jour.
Maître de l'heure et du miracle,
L'homme nous menait à l'amour.

« Notre force en était sourdement réjouie.
Vaincue, elle prenait de leur âme aux vainqueurs.
Une double vue éblouie
Percevait l'unité des cœurs.

« Et, lorsque, lentement, se faisait sur le globe
Un bien-être nouveau, par la sécurité,
Voilà que le sol se dérobe
Aux pieds de l'homme épouvanté.

« Et c'est lui qui sous lui creuse un horrible abîme ;
Qui détourne de ses beaux destins l'élément ;
Lui qui nous enseigne le crime,
Lui que la matière dément.

« Mais tout veut l'unité ; toute vie est lumière.
Le radium promet ce que le cœur rêva ;
La vie, en sa source première,
Est une lumière qui va.

« Vous ne l'éteindrez point, l'étincelle éternelle ;
Vous ne la noierez pas dans vos poisons de mort.
L'infini qui réside en elle
Fera votre éternel remords.

« Où donc est-il, celui qui mêle à nos mystères
La souffrance et l'horreur, dont nous ne voulions plus,
Et fait, de nos gaz délétères,
Sortir des maux qu'il a voulus ? »

« Où se cache-t-il donc celui-là ? Qu'il paraisse ! »

Ce menaçant appel gémissait dans le vent.

Alors le cri lointain d'une angoisse en détresse
Traversa tout le ciel, du couchant au levant :

« Je ne l'ai pas voulu, » proférait le coupable.
« Je ne l'ai pas voulu, » répétait-il plus bas.
Et l'univers cherchait le spectre lamentable
Qu'on entendait partout, mais qu'on ne voyait pas.

Et le Sacrifié, dont les formes géantes
Portaient tous les blessés en elles, tous les morts,
Jetait avec le sang des blessures béantes
Les malédictions qui seront les remords.

Mais les soupirs, les grands appels et les longs râles,
Les cris de l'homme-enfant vers les foyers lointains,
Tout se tut quand la voix des hautes cathédrales
Éleva dans le ciel l'angélus des matins.

« L'avenir à nous se révèle :
Derrière l'horizon, d'où monte une clarté,
Une Jérusalem nouvelle
Accueille avec des fleurs un Christ ressuscité.

« En vain les Attila, fauves à forme humaine,
En rugissant de haine, ont brisé nos autels.
L'homme s'agite, mais, après tout, Dieu le mène,
Et nous symbolisons des rêves immortels.

« Déjà, le feu du ciel éteint le feu des torches.
Le canon nous a fait un inutile affront.
Nous croulons, mais les saints qui surmontent nos
[porches,
À jamais, dans le feu fumant, resplendiront.

« Pour la deuxième fois, Jeanne, au milieu des flammes,
A levé ses regards vers le ciel imploré ;
Mais, tels que des dragons rampants, les feux infâmes
Se tordent sous le fer de l'étendard sacré.

« Un des bras de la croix, abattu, gît par terre ;
Mais l'autre a retenu, pour qu'il soit vu de loin,
Cloué par une main, un grand Christ solitaire,
Dont le bras libéré prend le monde à témoin.

« Nos nefs, nos tours, ne sont que de fumants décombres.
Le barbare avait cru frapper la France au cœur ;
Jusque dans le passé tuer les grandes ombres.
Mais nous, spectres de Dieu, nous savons Dieu vainqueur.

« Et les vents, accourus du fond de la nuit noire,
En traversant les ciels de Reims et de Paris,
Changeant leurs longs sanglots en *Te Deum* de gloire,
Font une harpe d'or de nos plaintifs débris.

« On ne peut pas brûler avec d'immondes flammes
L'esprit pur qui broda nos murailles à jour ;
Les vides en sont pleins de la lueur des âmes ;
Nos rosaces en feu sont des soleils d'amour.

« Nous sommes les abris des pâles multitudes,
Des mendiants d'amour qui cherchent leur chemin
Et n'ont trouvé partout que sentiers longs et rudes,
Et l'âpre goût du fiel à tout breuvage humain.

« Chacun porte sa croix, sa misère ou ses doutes ;
Nous allégeons chacun du faix qu'il a porté.
Et toutes les douleurs, nous les apaisons toutes,
Les unes par la foi, d'autres par la beauté.

« Nous leur ouvrons le seuil des visions suprêmes ;
Et quand nos flèches crouleraient sous le canon,
Toutes, on les verrait, renaissant d'elles-mêmes,
Remonter vers Celui qui n'a dit que son nom.

« La sphère est libre et suit les routes inclinées ;
Au pôle irrésistible et fixe court l'aimant ;

Attiré par l'appel secret des destinées,
Le monde, au but divin, s'en va fatalement.

« Or l'homme traversait l'heure d'indifférence.
Les monstres ont surgi, l'homme s'est réveillé.
L'amour et l'union transfigurent la France,
Qui resplendit aux yeux du monde émerveillé.

« Les peuples réunis pour la lutte dernière
Ne renonceront plus au nécessaire accord.
Tout un ordre nouveau naîtra sous la lumière
Qui nimbe les martyrs et qu'allume la mort.

« On ne trouvera plus une place sur terre
Où, par leur sang, le mot de paix ne soit écrit ;
Ainsi s'accomplira le suprême mystère :
Le royaume de Dieu fondé par Jésus-Christ.

« L'avenir à nous se révèle :
Derrière l'horizon, d'où monte une clarté,
Voici le Christ ressuscité
Et la Jérusalem nouvelle. »

Les cathédrales, noirs profils sur les cieux sombres,
Sans tours, sans clochers, tels des vaisseaux démâtés,
Consolaient, en pleurant sur nos calamités,
L'âme des siècles morts errant dans les décombres.

Seul, le sang des vitraux, dans la nuit sans couleurs,
Rutilait ; un vent noir, dans les orgues profondes,
Pour avoir traversé la misère des mondes,
Transformait le décombres en harpe de douleurs.

Et Celui qui savait, et voulait salulaire
Chaque douleur de ses grands membres mutilés,
Répondait en esprit, pour tous les immolés
Couchés, les bras en croix, sur l'orbe de la terre :

« Quand ma raison raillait le rêve de la foi,
Dans les temps où j'aimais les archanges rebelles,
Hautes maisons de Dieu, si vieilles et si belles,
Même alors, vos clochers vibrants priaient pour moi.

« Ma foi dans vos beautés, c'est la prière encore ;
Et c'est pourquoi, vivant ou mort, je vous défends,
Vous qui vîtes prier mes aïeux tout enfants,
Sous l'éclair des vitraux, irradiés d'aurore.

« Les rayons ne sont point l'astre : il flambe au milieu
Des faisceaux divergents, jaillis du centre en flamme ;
Mais un rayon suffit à mettre un ciel dans l'âme,
Et, même sans la foi, l'amour, c'est encor Dieu.

« Témoins croulants de nos croyances ancestrales,
Devant vous, autels morts, j'ai plié les genoux.
Dans votre écroulement, priez encor pour nous,
Maisons du sacrifice éternel, cathédrales !

« Que serait le présent sans votre beau passé ?
Nous ne saurions sans vous être ce que nous sommes ;
Sans votre élan vers Dieu, nous serions moins des
[hommes ;
Et c'est pour avoir cru que nous avons pensé.

« Je suis la voie, a dit le Christ, je suis la vie.
Celui qui nous montrait, pas à pas, son chemin,
Quand, tout petits enfants, il nous tenait la main,
Nos yeux l'ont oublié, mais sa route est suivie.

« C'est bien pourquoi l'abîme a vomi ces démons,
Qui voudraient dominer princes et républiques ;
Et qui, dans la beauté des vieilles basiliques,
Veulent anéantir tout ce que nous aimons.

« Mais, ô Crucifié, notre éternel exemple,
L'ostensoir luit toujours dans notre cœur fervent ;
Et notre amour, dressé vers ton ciel, Christ vivant,
Est plus indestructible et plus haut que ton temple.

« Nos peuples ont prouvé qu'ils t'aiment, qu'ils sont
[tiens.

Fondé sans ton amour, tout empire est fragile.
Or, nous, qui n'avons pas renié l'Évangile,
Même affranchis de Toi, nous restons les chrétiens.

« Les océans sanglants furent nos eaux lustrales ;
Le sacrifice pur nous a régénérés ;
Et, morts, nous chanterons les *Te Deum* sacrés
Sur l'orgue saint des renaissantes cathédrales.

« Car déjà luit le jour des triomphes certains :
Nos escadres le voient flamber dans leurs sillages ;
Le coq de fer le chante aux clochers des villages,
Où sonne l'angélus du plus beau des matins. »

Le Dévoué, tentant de changer d'attitude,
Se hissa sur un coude, et la terre en trembla...
Il vit alors venir, étrange multitude,
Des bêtes, dont beaucoup s'abattaient çà et là.

Disparate troupeau d'animaux domestiques,
Chiens et chevaux, brebis et bœufs, de toutes parts,
Fuyant les toits en flamme ou les enclos rustiques,
Couraient, large torrent fait de groupes éparés.

La guerre ! Ils fuyaient tous, en hordes lamentables,
Les ronflements du feu, les vacarmes du fer
Qui faisaient un enfer des prés et des étables...
Ils fuyaient au hasard l'homme, l'ami d'hier.

Puis, quand ils se croyaient sortis de la tourmente,
Tous s'arrêtaient pensifs, tristes, baissant le cou,
Pauvres êtres, en qui naissait une âme aimante,
Et que l'homme inhumain trahissait tout-à-coup.

En cercle, les chevaux, rapprochant leur misère,
Naseaux contre naseaux, semblent tenir conseil.
L'un deux, parfois, troublant le cercle qui l'enserme,
Jette un cri, qui provoque au loin un cri pareil.

L'agneau bêlait sa plainte aux mères éloignées,
Le chien, gardien sans maître, aboyait au perdu,
Les bœufs songeaient, baissant leurs têtes résignées,
Au bon foin, désormais vainement attendu.

« Hier encor, dans les enclos, dans les étables,
Calmes, nous attendions les heures du travail,
Quand des hommes, avec des cris épouvantables,
Ont désolé la crèche et traqué le bétail.

« Nous aimions le bon maître, en compagnons dociles,
Son joug sur notre front, son harnois sur nos dos ;
Hélas ! et nous n'avons plus l'ami, plus d'asiles,
Nous, traceurs de sillons et traîneurs de fardeaux.

« Dans l'ordre quotidien de nos crèches soignées,
Nous regardions le foin comme un signe d'amour ;
Comme un signe de paix, les toiles d'araignées,
Qui pendaient du plafond dans un frais demi-jour.

« Tout a croulé, tout a brûlé, la guerre gronde.
Nous servions volontiers l'homme, meilleur que nous ;
Aux heures de repos, devant ce roi du monde,
Nous nous couchions, pliant sous nos flancs nos genoux.

« Nous avons confiance en la prudence humaine ;
Nous revenions vers l'étable, seuls au besoin.
Le soir, un pâtre enfant nous ramenait sans peine,
Et nous aimions son toit reconnu de bien loin.

« Ils ont changé les socs en épieux dans la forge,
Ils se mordent entre eux, comme des chiens jaloux ;
Et ne vont plus, cherchant à se prendre à la gorge,
Qu'en troupeaux dévorants comme en hiver les loups. »

Pour dire le regret qu'ils ont des champs du maître,
Chevaux et bœufs, brebis et vaches, confondus,
Vers l'horizon, où l'on aura la paix peut-être,
Tout hennit, bêle, et tout mugit à cous tendus.

Puis, sous l'éclair, rouge et tremblant, des incendies,
Sous les canons, muets tantôt pour un moment,
Bœufs, chevaux et moutons, sur leurs jambes roidies,
Recommencent à fuir, à fuir éperdument.

Sous leurs mille galops, la plaine au loin frissonne,
Palpitant à coups sourds comme un tambour voilé...
Et le clocher voisin, pendant que l'heure sonne,
Sous le tonnerre des canons tombe écroulé.

« Chers amis, qui m'avez aidé dans mes conquêtes
Contre les éléments, jour par jour combattus,
Je vous plains ; pardonnez à l'homme, nobles bêtes,
D'avoir ses passions sans avoir vos vertus.

« Vous, que Jésus enfant caressa dans l'étable,
Toi, bœuf laborieux, toi, l'âne patient,
Vous que laisse éperdus la guerre épouvantable,
Pardonnez sa démente à l'homme inconscient.

« Petit agneau bêlant, qui figurais naguère
Jésus lui-même et les candeurs des temps passés,
Cheval qu'il associe à ses travaux de guerre,
Chien fidèle, bon chien, secourable aux blessés,

« Pardonnez aux humains leur fureur inhumaine,
Leur oubli de l'amour et des pactes conclus.
Les malheurs médités par la force germaine
Passeront avec elle ; on ne les verra plus.

« Chers animaux, chevaux de trait, bêtes de somme,
Sachez bien qu'envers vous j'ai fait tout mon devoir ;
Et que pour vous, ô les meilleurs amis de l'homme,
Je suis tombé devant la crèche et l'abreuvoir.

« Lorsque vous reviendrez vers vos chères prairies,
Vous saurez mon amour, ô bétail innocent,
Car je serai sous terre et les herbes fleuries
Vous nourriront de mon esprit et de mon sang. »

III

L'AMOUR TRIOMPHE

Et, pendant qu'au milieu des cris on s'entr'égorge,
Le Dévoué, qu'émeut, même au fond de ses maux,
L'exode épouvanté des humbles animaux,
Entend l'appel touchant d'un petit rouge-gorge.

L'oiseau, qu'aima Jésus en croix, vient à son tour
Consoler le grand cœur de celui qui console ;
C'est le balbutiement qui comprend la parole
Et l'instinct de pitié, la volonté d'amour.

Tonnerre des canons, crépitement des balles,
Tous les sommets lointains sont des volcans fumants ;
On entend la mort vivre et souffler en rafales.
Le globe a tressailli de mille écroulements.

Sous l'horizon, au bord des forêts arrachées,
Des soldats, décidés à tenir jusqu'au bout,
Et, les pieds sur des morts au fond de leurs tranchées,
Dans ces tombeaux, creusés par eux, meurent debout.

Sur des tiges de feu qui jaillissent de terre,
Des astres tout-à-coup montent épanouis,
Écrivant en plein ciel un ordre militaire,
Signal de mort, qui tient les regards éblouis.

Et l'on dirait, qu'en blocs de fer, tout le ciel tombe.
L'obus, plus grand qu'un homme, accourt, tonne en
[crevant
Et, sous sa masse, il ouvre une effroyable tombe
Où plus d'un héros glisse, enterré tout vivant.

On meurt, on meurt, on souffre, on meurt, on souffre,
[on crie ;
Tout est colère, horreur, terreur et hurlement.
La grenade est lancée et l'attaque en furie
Bondit vers la tranchée adverse brusquement.

La baïonnette va, revient, et pique, et troue,
Crève des flancs, des cœurs, et des yeux convulsés.
On souffre, on crie, on meurt, dans le sang, dans la
[boue ;
Et, satisfaits, les morts dorment sous les blessés.

Ô paix des champs ! patrie ! ô moissons, ô vendanges !
La moisson est de chair, la vendange est de sang.
Est-ce un homme, est-ce un dieu qui veut ces maux
[étranges,
Et terrasse le faible, et punit l'innocent ?

L'esprit d'amour a plaint les animaux en fuite.
Mais voici des humains chargés de plus grands maux,
Foulant leur vigne en fleur et leur moisson détruite,
Menacés et fouaillés comme des animaux.

« Nous, savez-vous à quoi l'ennemi nous destine ?
Quand il marche à l'attaque, il nous pousse en avant
Pour faire de nos corps son bouclier vivant.
On fusille celui de nous qui se mutine.

« Nous tremblons moins devant le fusil ennemi
Qu'à revoir les soldats de la patrie aimée.
Nous sommes de la chair à canon, désarmée,
Un mur en marche, et qui saigne et souffre, et gémit.

« Les survivants, au gré de leurs bourreaux sans âme,
Exilés, déportés, esclaves prisonniers,
Tels des nègres aux mains des anciens négriers,
S'en iront sous le fouet vers l'Allemagne infâme.

« Adieu, dans les cités aux trottoirs populeux,
La lente promenade et la rencontre amie !...
Le soldat vil, dont nous subissons l'infamie,
Nous ramène aux horreurs des siècles fabuleux.

« Et nous avons cru vivre en un temps de clémence,
Où le monde oublierait à jamais la terreur ;
Et c'est sur l'ordre sans appel d'un empereur
Que, hideux d'être un mort, le passé recommence.

« Aussi, quand nous verrons les nôtres, atterrés,
Vaincus par leur pitié, le regard plein de larmes,
Hésitants devant nous, prêts à baisser leurs armes,
“Frères, leur dirons-nous, n’hésitez pas : Tirez !” »

Ainsi pleurent des gens de France et de Belgique...

Ils passent, disparus dans une ombre tragique
Où l’inutile amour de leur pays les suit.

Un autre groupe, alors, émerge de la nuit.

« Nous fuyons la patrie et nos douces campagnes,
Nous allons vers l'exil, front bas, courbant le dos,
Avec la faim, la soif et la mort pour compagnes,
Et portant nos néants comme de lourds fardeaux.

« Quand nous avons quitté la petite patrie,
Plus d'une mère est morte au bord du vieux chemin ;
Nos petits, qui étaient la mamelle tarie,
Sont morts en la pressant encore de la main.

« Mon chien boiteux me suit vers la terre inconnue ;
Ma vache est familière et ne m'a pas quitté.
Mais voyez mes haillons fangeux et ma chair nue...
J'étais riche, et je suis vêtu de pauvreté.

« Beaucoup sont plus que moi pauvres et lamentables ;
Où seront-ils demain ? où serons-nous ce soir ?
Et devant quel foyer paisible, à quelle table
Pourrons-nous nous chauffer une heure, et nous asseoir ?

« Nous n'osons plus porter nos regards en arrière,
De peur de voir, au loin, flamber notre maison ;
Et nous sommes des cœurs malheureux en prière,
Dont nul Dieu n'entend plus la plaintive oraison. »

Ils disent. Au regard du troupeau qui se traîne
Un vieux prêtre apparaît qui, devant un autel,
Debout, murmure un chant que l'on entend à peine,
Plainte expirante, en qui vit un sens immortel.

Immobile, tout un régiment sous les armes
À son chant rituel répondait par instants ;
Sous l'orage, ainsi chante une forêt en larmes
Et la plainte semblait venir du fond des temps.

C'était la triste voix des steppes en automne ;
Elle venait du fond des siècles infinis ;
Et comme elle était lasse et lente — monotone,
Elle était fraternelle aux cœurs lourds des bannis.

Après un cri léger, doux comme une caresse,
Une imploration se répétait toujours :
« Oh ! regardez, Seigneur... Oh ! voyez ma détresse !
J'ai faim, j'ai soif, Seigneur, venez à mon secours. »

Et tout le régiment, à voix lourde et profonde,
Le front nu, l'arme au pied, chantait sans fin, tout bas,
Sur un rythme obstiné, l'appel secret du monde :
« Je viens à vous, Seigneur, ne vous détournez pas. »

Et, dans ce même appel, qui tombe et se relève,
Tout pleurerait : les forêts que torturent les vents ;
Tout : les fleuves, les mers mourantes sur la grève,
La poussière des morts et la chair des vivants.

« Seigneur ! la pitié crie et ne peut plus se taire ;
Ferez-vous pas, sur nous, revenir vos bontés ?
Jamais, en aucun temps, on n'a vu sur la terre
Fondre à la fois tant de malheurs immérités ! »

La France, la Russie et l'Angleterre — et Rome,
Chacune ainsi priaient pour soi, toutes pour l'Homme.
Pourtant, plus que jamais, le sang pur ruissela,
Car un prince, de tous les empereurs le pire,
Imposait dans tout son empire
Aux soldats que lui seul inspire
Ce mot d'ordre inouï : « Soyez des Attila ! »

« Quand je commande, Dieu m'assiste :
Frappez et massacrez ! Brûlez qui vous résiste !
On peut vaincre, soldats, par la seule terreur ;
Que la terreur partout vous précède et vous suive ;
Où vous êtes passés, que plus rien ne survive.
C'est l'ordre de votre empereur.

« Assez des combats loyaux de naguère,
Des générosités qui prolongent les guerres !
Le crime est beau qui fait les criminels vainqueurs.
Restaurez l'esclavage, aggravez la torture.
La guerre sans pitié, c'est la loi de nature :
Allons, tigres, mordez à même dans les cœurs !
Tout homme qui, soldat, montre une âme attendrie
Doit être appelé lâche et traître à sa patrie. »

Alors, le Dévoué, tourné vers le levant :

« Pour longtemps, sur la terre, ils ont tué la joie.
Ils sont la bête fauve, et nous sommes la proie.
  Christ ressuscité, mort et toujours vivant,
 Tu sais, toi, que la France, en elle,
 Défend ta parole éternelle :
Elle est l'amour. Je meurs en la servant. »

Or, tandis que déjà la chair du sacrifice
Go te en repos l'amour du monde racheté,
Un spectre, sans espoir que son malheur finisse,
Entre dans les chemins de son adversité.

Sentant son casque d'or, que cercle une couronne,
Vaciller, il y porte une tremblante main.
Il jette un long regard sur ce qui l'environne :
Des membres morts sont les pavés de son chemin.

Partout des yeux dont le regard perce son  me
Brillent dans la poussière où se posent ses pieds ;
Partout des doigts tendus le montrent comme infâme ;
Son peuple est un hideux enfer d'estropiés.

Contre les gaz mortels chaque homme ayant un masque,
Il se croit entouré de loups à corps humains ;
Par moments l'aigle d'or qui frémit sur son casque,
S'il y porte les mains lui dévore les mains.

Le sang de tous les morts sous lui frissonne et crie.
Pas un pouce de terre où des sacrifiés
N'aient vers  tout leur sang, chacun pour sa patrie,
Et, vie et mort, tout lui refuse les pitiés.

Et comme l'élément, les choses et la bête
Ont compris les répons du Martyr infini,
Leur réprobation, qui s'élève en tempête,
A chassé devant elle et courbé le Honni.

LES MONTS : « Comme à nous-même, aux aigles, nos
[compagnes,
Ravisseuses d'agneaux, tu parais odieux ;
Car l'amour a touché les rochers des montagnes
Sans entrer dans ton cœur ni réjouir tes yeux. »

LES FORÊTS : « Fou sanglant dont l'âme est carnassière,
Ô maudit des lauriers, sois maudit des cyprès ;
Le bois de ton cercueil, pour vomir ta poussière,
Se souviendra qu'il eut notre âme de forêts ! »

LES BÊTES : « Toi qui veux toi-même qu'on te nomme
Du nom dur d'Attila, fléau des nations,
Va, maudit par la mère et les petits de l'homme,
Demander de t'absoudre aux enfants des lions ! »

LA MATIÈRE : « En voulant qu'on gémisses et qu'on
[saigne,
En courbant sous l'horreur les âmes et les corps,
Tu défias un monde où l'Évangile règne.
Entre l'esprit et nous, tu nias les accords. »

LOUVAIN : « Tu connaîtras la vengeance du Livre.
Les poètes, dont le verdict est souverain,
Te voueront aux mépris dont plus rien ne délivre
Quand le style est d'acier et la page d'airain. »

LE FER : « Toi qui souillas la Belgique trompée
Et ne sais que trahir et tuer sans péril,
Rends-moi, prince félon, ton fantôme d'épée,
Toi qui traitas l'honneur sacré de chiffon vil ! »

LES FLEUVES : « Poursuivi par le peuple des veuves
Qui voudrait lapider ton spectre gémissant,
Tu pencheras ta soif horrible sur les fleuves :
Nous prendrons la couleur et la saveur du sang. »

L'OCÉAN : « Sur tes mains, égorgées de foules,
Quand rouleraient mes flots sans fond, prince inhumain,
Tout le sang de ton crime empourprerait mes houles
Sans pouvoir effacer la tache de ta main. »

LES CATHÉDRALES : « Roi, le monde te renonce.
Tu n'auras plus le feu, plus de pain, ni de sel ;
Quand tu les mendieras, Dieu fera sa réponse
Par l'inertie et le silence universel. »

Toutes ces voix suivaient le tragique fantôme,
Car les temps de terreur étaient bien révolus ;
Et celui qui voulut l'univers pour royaume
Cherchait partout le monde et ne le trouvait plus.

Le monde était changé. L'humanité, meilleure,
Révéla sa splendeur dans chaque homme mourant ;
Chacun d'eux, dévoilant sa gloire intérieure,
Rayonnait d'un amour que, seul, l'amour comprend.

Comment trouver ce qu'on cherche, sans le comprendre ?
Qui veut trouver l'amour doit l'avoir éprouvé.
Le monde, las des maux qu'en lui la haine engendre,
Ne peut créer l'amour que pour l'avoir rêvé.

L'humble, qu'il transfigure, orgueil jadis et haine,
En marche vers l'amour, le conquiert pas à pas.
Et le roi qui n'a rien de la tendresse humaine
Cherche partout le monde et ne le trouve pas.

Le sang du Dévoué sans nom, martyr des crimes,
Là, coulait fleuve ; ici, grondait en océan ;
Le monde n'était plus que l'âme des victimes
Où l'aveugle de cœur ne voyait que néant.

Devant cet univers qui maudit et qui saigne,
Son orgueil défailloit dans un suprême effroi :
Il comprit que lui-même il avait clos son règne
Et que le monde a pour jamais un autre roi.

Le grand Sacrifié gisait toujours dans l'ombre
Et le banni partout retrouvant ses regards,
Posant partout le pied dans ses traces sans nombre,
Partout heurtait du cœur les grands membres épars.

« Moi qui suis en un seul tout ce qui souffre et pleure,
Dit le Martyr, je meurs : la terre me reprend ;
La paix du monde approche ; elle vient ; c'est mon heure.
Sois aussi malheureux que ton crime fut grand. »

Il dit. Sa grande forme, avec lenteur dissoute,
Comme fond un amas neigeux sur les sommets,
Se résorbant dans la terre, y disparut toute,
Mais son âme dans la clarté règne à jamais.

Des blés aux pampres verts et de plaine en montagne,
Court une émotion que la brise transmet,
Et le bruit de la mer qui s'exalte, accompagne
La chanson de la plaine et l'hymne du sommet.

Ô terre ! gloire à toi ! l'amour t'a pénétrée.
La chair du Dévoué t'a fait un cœur humain.
La matière a connu qu'elle est chose sacrée
Et porte en soi l'esprit qu'elle sera demain.

Hosanna ! tous les morts, avec des âmes neuves,
Revivent plus parfaits en des vivants nouveaux !...
Que vous voilà grandis, petits enfants des veuves !
Sur la tombe des morts reprenez leurs travaux.

Rebâtittez plus hauts le palais et le temple ;
Mettez un battant d'or dans la cloche d'airain ;
Nos héros, qui seront votre immortel exemple,
Sont morts pour que le Cœur gouverne en souverain.

Écoutez bien en vous la volonté des tombes :
Travaillez, recréez sans fin de la beauté.
Mais contre le vautour gardez bien vos colombes,
Pour que le monde ne soit plus ensanglanté.

Sous un arc triomphal fait avec des épées,
Gardez la vierge en fleur et le petit enfant.
La Force avait conquis des gloires usurpées :
Tiens-la bien sous ton glaive, Esprit, seul triomphant !

Gloire à toi, sainte paix ! Mais sois la paix altière :
N'accepte aucune honte et gronde au moindre affront ;
Et fleuves, monts et mers, heureux d'être frontières,
Feront le juste orgueil des fils qui nous viendront.

6 X^{bre} 1916

AU SOLEIL DE SOLLIÈS-LE-VIEUX,
VILLE JADIS, DÉJÀ RUINE,
QUE, DEPUIS NEUF CENT ANS, DOMINE
SON ÉGLISE, TÉMOIN FIDÈLE ET PRÉCIEUX
DES TEMPS DE PRIÈRE ET DE DISCIPLINE
AU MILIEU DES GRANDS MURS CROULANTS ET FAMILIERS
QU'AVAIENT BÂTIS SUR LA COLLINE
LES TEMPLIERS ;
AU PIED DE LA MAISON DIVINE
QUE TOUCHE MON HUMBLE MAISON
DEVANT LES BEAUTÉS D'UN VASTE HORIZON,
CE POÈME, QUE SYMBOLISE
MA PETITE MAISON APPUYÉE À L'ÉGLISE,
CE TESTAMENT D'AMOUR FUT RÊVÉ, FUT ÉCRIT,
L'AN TROISIÈME DE LA GRANDE GUERRE FRANÇAISE
ET L'AN MCMXVI
DE J.-C.

Notes et Documents

Les blessures de la vie	141
La mort de Jacqueline	162
Wladimir Bienstock	167
Giosuè Carducci	169
Léon Tolstoï	178

Rubrique rédigée par Dominique AMANN.

LES BLESSURES DE LA VIE

Les poètes sont souvent considérés comme des esprits éthérés, de doux rêveurs perdus dans un monde où rien ne pourrait troubler leur sérénité, des êtres imperméables à toutes les vicissitudes humaines. Or, la réalité prouve qu'ils sont bien insérés dans le quotidien et atteints eux aussi par tout ce qui accable l'humanité.

Jean Aicard, pour ce qui le concerne spécifiquement, a été touché dès son enfance par la mort de son père, l'absence de sa mère, l'exil dans des pensionnats froids et anonymes... toutes circonstances qui ont déterminé chez lui une véritable carence affective, ponctuée de dépression, d'idées suicidaires et de révolte religieuse. Il en a conservé une sensibilité affective exacerbée et une grande réactivité émotionnelle, qu'il a exprimées dans son œuvre littéraire¹.

Notre écrivain a aussi connu les blessures physiques, les accidents, la maladie, l'hospitalisation... et il a traité ces sujets, parfois avec humour, mais surtout avec gravité et réflexion.

Un accident de voiture hippomobile

Au début des années dix-huit cent quatre-vingt-dix, Jean Aicard avait une voiture... hippomobile, tractée par un joli petit cheval dont il était très fier :

¹ Pour l'évolution psychologique de Jean Aicard dans les années difficiles de son enfance et de son adolescence, voir AMANN (Dominique), *Jean Aicard. Une jeunesse varoise (1848-1873)*, Marseille, éditions Gaussen, 2011, in-8°, 304 pages.

À mon cheval²

Sans toi, je traînerais mes pas pesants à terre,
Ô mon petit cheval, si vite et si léger,
Dont le sauvage élan m'emporte sans danger
Le jour dans le soleil, la nuit dans le mystère.

Et maintenant, je suis le maître, grâce à toi,
Des plages, des coteaux, des monts et de la plaine,
Et je vais, sans lasser mes pieds ni perdre haleine,
D'un bout à l'autre bout d'un monde où je suis roi.

Certes, si ton pas sûr un jour hésite et tremble,
Terrible est le hasard de tomber en courant,
Mais j'ai le souvenir que d'un péril plus grand
Tes sens, plus fins que moi, nous sauvèrent ensemble.

L'autre nuit, vers l'abîme invisible à mes yeux,
L'éperon te poussait, au bord d'une ravine,
Mais toi, cloué du pied, soufflant de la narine,
Tu résistas sans haine au maître injurieux.

Je passe. L'œil ne sait où me voir, quand je passe.
Je vais. On ne sait pas pourquoi, ni vers quel lieu.
Toi, bête aux quatre pieds, dont l'élan m'a fait dieu,
Tu mets sous moi le temps en me livrant l'espace.

Les fleurs, que de sa main le piéton n'atteint pas,
Je les touche aisément du front parmi les branches...

Hier, j'étais couronné de fleurs roses et blanches,
Que ma tête effeuillait, à chacun de tes pas.

Notre étable rustique est chère à ta pensée
Où t'attend l'amitié du cheval paysan,
Mais tu quittes joyeux, quand je dis : « Viens-nous-en, »
Ton somnolent repos pour la course insensée !

Ce qui me charme, moi, tu l'aimes, n'est-ce pas ?
Ce qui te plaît me plaît tu le sais, noble bête !
Le grand rythme éternel qui poursuit le poète
Se double, dans mon cœur, du beau son de tes pas !

Nous nous plaisons à l'heure où l'aube aux légers voiles
Apparaît sur les monts rougissante d'amour ;
Nous nous plaisons aux feux ruisselants du plein jour,
Et nous aimons la nuit sereine, aux yeux d'étoiles.

Oh ! quand nous arrivons sur le bord de la mer,
Tu sembles, hennissant, plus fier et plus agile,
Appeler les juments sublimes de Virgile,
Qui pour se féconder buvaient l'espace amer !

Je t'ai poussé parfois dans les vagues profondes,
Et là, j'ai cru parfois, ondulant sur tes reins,
Que je domptais les flots, comme ces dieux marins
Amants de la sirène et chevaliers des ondes !

Ne nous arrêtons pas où la terre finit,
Mais là-bas où le ciel sur les vagues commence,
Et parcourons vivants tout cet azur immense
Où les pléiades d'or nageront dans la nuit.

² *La Nouvelle Revue*, 12^e année, tome 72, septembre-octobre 1891, pages 375-377.

Chassant l'eau du poitrail, gouvernant de la queue,
Soufflant l'écume folle à grand bruit de naseaux,
Ton col de cygne fier émergeant sur les eaux,
Tu m'as porté debout dans l'immensité bleue.

Mais quand mon pied pressant t'ordonne le retour,
Oubliant l'impossible où le plus fort se noie,
Tu reviens vers la terre en t'ébrouant de joie,
Et tu la ressaisis en hennissant d'amour.

Le désir passe en toi, qui s'agite en moi-même ;
La vie afflue en moi, qui fait battre ton flanc ;
Et, des frissons subits qui courent dans mon sang
Tu frissonnes... Vois-tu, c'est ainsi lorsqu'on aime !

Nous avons confondu, cheval et cavalier,
Mes vagues rêves d'homme et tes songes de bête,
Et je crois voir passer, quand tu dresses la tête,
Dans ton regard de feu mon espoir tout entier !

Tes cris, tes pas, tes bonds superbes ou ta halte,
Répondent aux secrets mouvements de mon cœur,
Et l'esprit en nous deux, de la bête vainqueur,
Nous mène, et tour à tour nous calme ou nous exalte.

Que de fois, en nommant tout haut la liberté,
J'ai provoqué d'un cri ton grand galop sonore !...
Si je nomme tout bas l'amour, j'entends encore
Ton galop palpitant dans mon cœur emporté !

Viens donc, viens respirer, dans les chemins sauvages,
Ces dons flottants d'amour par les dieux répandus,

Viens ! nous allons ouïr les cris inentendus
Qui remplissent sans fin les antres des rivages.

Viens ! choisissons les lieux divins, les lieux déserts ;
Pour la faire parler, frappons la terre antique.
Écoutons, dans l'écho, le dieu qui nous réplique,
Et celui que ta course agite dans les airs.

Et, le soir, seuls debout sur le haut promontoire,
Regardons, attentifs au rythme universel,
L'ombre de l'infini venir du fond du ciel
Et l'ombre de la terre avancer sous l'eau noire ;

Afin qu'à ce moment où les dieux, un par un,
Sortent des fonds sacrés et marchent sous des voiles,
Où la nuit pâissante enfante les étoiles,
Nous sentions lentement, pris d'un trouble commun,

Qu'un souffle, ayant passé sur les sources du monde,
Venu des infinis sur l'infini des mers,
Entre en nous, et, mettant des frissons dans nos chairs,
Pour des départs nouveaux nous pousse et nous féconde !

Mais le jeune animal était encore incomplètement dompté
et parfois imprévisible... C'est ainsi que notre écrivain fut un
jour victime de son emballement :

La Garde. — JEAN AICARD ET SON CHEVAL : Notre sympa-
thique poète Jean Aicard, arrivé dans notre localité par le train
de 1 heure et demie, venant de Paris, a failli perdre la vie quel-
ques heures après. Il était retourné à la gare avec sa voiture,
conduisant lui-même un jeune cheval, pour se rendre à La Garde.

Ce cheval n'obéissant pas à la direction qu'il voulait lui faire prendre en suivant le boulevard, il fut obligé de le laisser aller vers sa campagne en passant sous le pont du chemin de fer qui se trouve tout près de la gare ; la voiture buta contre un des angles du pont et là commencèrent les péripéties de ce triste accident, qui aurait pu avoir des suites très graves. Le cheval allait au galop, et le choc fut si violent, que le *pare-crotte* se cassa et blessa le cocher, M. Bénoni. Ce premier danger passé, M. Aicard ne devait pas tarder à en rencontrer un autre plus grand. À quelques mètres plus loin, se trouve le chemin de traverse allant à sa campagne et dont le tournant est très dangereux, par suite d'un pont très étroit construit sur un fossé et en travers de la route du Pradet ; le cheval ne voulant pas suivre cette route, M. Aicard se voyait près de rouler dans le fossé, d'où il ne serait peut-être pas sorti vivant, lorsque M. Bénoni eut assez de présence d'esprit pour sauter de voiture. M. Aicard, qui ne pouvait pas sauter du côté droit, par suite de la largeur du fossé et de sa profondeur de plus de 1 m. 50 en cet endroit, sauta à son tour dès que le côté gauche fut libre.

Il était temps, car, en un clin d'œil, le cheval fut dans le fossé, ainsi que la voiture avec les roues en l'air. En se relevant, et après la première émotion passée, M. Aicard et son cocher virent le cheval, qui avait brisé les harnais, sortir sain et sauf et gagner au galop la campagne, en laissant la voiture.

M. Bénoni, se sentant encore la force de marcher, alla à la campagne pour rassurer les familles ; mais M. Aicard, qui n'en pouvait faire autant, se traîna jusqu'au remblai du chemin de fer, où il fut aperçu par les employés de la gare, qui vinrent le recueillir et le transportèrent chez le chef de gare, où on lui prodigua les soins que nécessitait son état, la commotion du coup lui ayant fait perdre connaissance.

M. le docteur Beau, appelé immédiatement, constata heureusement que M. Aicard n'avait qu'une entorse au pied droit et quelques contusions sans gravité. M. Bénoni a le poignet foulé, ainsi qu'une blessure à la jambe, sans gravité.

Nous nous faisons ici l'interprète de tous ses amis et de la population de La Garde, en adressant au poète l'expression de leurs vives sympathies et en faisant des vœux pour son prompt rétablissement³.

Notre poète conta cette aventure dans un petit poème rapidement rédigé :

Complainte sur l'accident pour égayer M^{me} Mousmée⁴.

Écoutez une aventure
Qui mérite une chanson
Et qui donne le frisson.
Attelé d'une voiture
Mon cheval a pris son vol
Qui m'a jeté sur le sol !

Je quittais la Capitale
Sans avoir eu d'accidents,
Quand il prit le mors aux dents

³ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 47, enveloppe n° 30 « Accident Jean Aicard », pièce n° 17, coupure de journal, périodique non identifié ni daté ; l'article est composé dans les normes typographiques de la « Chronique régionale » du *Petit Var* adoptées à partir du 24 juillet 1887.

⁴ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 36, manuscrits XII, dossier n° 359, un brouillon et une mise au net, documents non datés.

Par une cause fatale,
Sans pouvoir rien empêcher
Ni rien à me reprocher.

Pourtant quelle faute énorme !
S'il s'agit d'équitation
Ou d'autre locomotion,
Il faut éviter la borne.
Et nous avons – j'en répons –
Démoli l'angle d'un pont.

Après ça de la calèche
Nous sautons en tournoyant
Sur le dos, complètement,
Et pas sur la paille fraîche !
Et le cheval, comme un fou,
Était au fond d'un grand trou !

Puis il laisse l'équipage
Qui montrait sa roue en l'air
Et s'en va comme un éclair
Regagner son pâturage.
Et maintenant nous boîtons
Appuyé sur deux bâtons.

Cette aventure veut dire
Qu'en se servant d'un cheval
(En tout c'est le principal)
Qu'il faut savoir se conduire !
Même qu'on n'est jamais sûr
De ne pas crever un mur !

Vers de mirliton, on en conviendra, non destinés à la publication mais plutôt à valeur cathartique, ce récit humoristique ayant pour fonction d'évacuer les frayeurs rétrospectives générées par l'événement.

Un accident de tramway à Marseille en 1901

Jean Aicard fut victime, le dimanche 5 mai 1901, à Marseille où il était de passage en compagnie de sa sœur, d'un accident de tramway dont il narra les péripéties au journaliste Théodore Lormond venu l'interviewer :

Il me raconte son accident — un accident stupide — survenu entre deux trains. Il se rendait de Toulon à Paris avec sa sœur et avait profité des quatre heures d'intervalle entre les deux express, à la gare de Marseille, pour venir voir son cousin, M. le docteur B... C'était le jour de la bataille de fleurs. On lui conseille, au départ, pour fuir la cohue de la rue de Rome, de monter au cours Lieutaud, où ils prendront le tramway de la gare. Ils s'y rendent en effet et au moment de monter dans le tram, il en survient un autre venant de la ville. Ils sont serrés entre les deux voitures. Jean Aicard est bousculé, meurtri à la tempe, sa sœur est renversée, traînée, la tête sous le marche-pied. Il la voit ensanglantée, Il la croit morte ! On imagine son angoisse à cette minute, la plus cruelle de sa vie⁵.

La presse fut d'abord alarmiste, décrivant l'état des blessés comme assez inquiétant ; puis elle publia rapidement des nou-

⁵ *Le Petit Marseillais*, samedi 11 mai 1901. Coupure de presse conservée par les archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 43, agenda n° 7, pages 118-119.

velles plus rassurantes⁶ ; finalement, le poète ne fut pas trop atteint, mais des contusions l'obligèrent à demeurer à Marseille pour quelques jours de repos :

L'accident de tramway dont M. Jean Aicard a été victime ces jours-ci à Marseille n'aura heureusement aucune suite fâcheuse pour notre distingué confrère.

M. Jean Aicard en sera quitte pour une vive émotion, et des contusions sans gravité qui l'ont obligé à prendre quelques jours de repos à Marseille, chez un de ses amis, M. le docteur Bouisson⁷.

Un accident avec un cycliste à Saint-Raphaël en 1910

Jean Aicard fut encore percuté par un cycliste maladroit : la collision paraît s'être produite le vendredi 19 août 1910.

En cet été, notre écrivain quitta la Capitale de manière à être présent à la distribution des prix au lycée de Toulon le jeudi 28 juillet 1910, cérémonie dont il prononça le discours traditionnel⁸. Il s'en fut ensuite passer le mois d'août à Saint-Raphaël, à la *Villa Hippolyte*⁹.

⁶ Voir notamment : *L'Écho de Paris*, 18^e année, n° 6191, samedi 11 mai 1901, « Échos », page 1, colonne 3 ; *Le Figaro*, 47^e année, 3^e série, n° 132, dimanche 12 mai 1901, « Échos », page 2, colonne 1 ; *L'Écho de Paris*, 18^e année, n° 6197, vendredi 17 mai 1901, « Échos », page 1, colonne 3.

⁷ *Le Figaro*, 47^e année, 3^e série, n° 132, dimanche 12 mai 1901, « Échos », page 2, colonne 1.

⁸ Voir : AICARD (Jean), *Discours de distribution des prix au Lycée de Toulon, le 28 juillet 1910*, Toulon, imprimerie Tissot, 1910, in-8°, 13 pages.

⁹ En ce début du xx^e siècle, Jean Aicard avait de nombreuses attaches à Saint-Raphaël (Var) et y prenait tous les ans ses quartiers d'été. Le *Who's Who* britannique de l'année 1914 lui donne trois adresses : « Paris, 40 rue du Luxembourg ; St. Raphaël, Var, villa Hippolyte ; La Garde, Var, Villa les Lauriers-roses » (page 17, colonne 2).

Alors qu'il se promenait sur la route conduisant à Boulouris, un vélocipédiste impétueux, roulant à vive allure, le heurta brutalement et le renversa. Des témoins de la scène réconfortèrent aussitôt l'académicien et, après examen, il s'avéra qu'il n'avait que des contusions légères. Comme il était inhabituel que des académiciens pourvussent à la rubrique des faits divers, la presse nationale se fit largement l'écho de sa mésaventure¹⁰.

Un accident de voiture à Toulon en 1915

Le dimanche 31 janvier 1915, alors qu'il se rendait à une manifestation de bienfaisance au profit des œuvres de guerre, Jean Aicard fut victime d'un grave accident de la circulation à Toulon :

M. Jean Aicard victime d'un grave accident

Notre éminent collaborateur et ami, le poète Jean Aicard, se rendait, hier après-midi, en automobile, à la matinée organisée par la Cheminée, pour le tirage de sa loterie artistique au profit des œuvres de guerre, lorsque, au croisement des tramways du Petit-Bois, sur la route du Cap-Brun, un faux aiguillage jeta brusquement le tramway sur le coupé de l'académicien.

¹⁰ Voir : *Le Gaulois*, 45^e année, 3^e série, n° 11999, dimanche 21 août 1910, « Échos de partout », page 1, colonne 3 ; *Journal des débats politiques et littéraires*, 122^e année, n° 231, dimanche 21 août 1910, « Faits divers », page 3, colonne 3 ; *Le Journal*, n° 6538, dimanche 21 août 1910, « Dernière heure », page 4, colonne 4 ; *Le Figaro*, 56^e année, 3^e série, n° 233, dimanche 21 août 1910, « Informations », page 4, colonne 4 ; *Le Petit Parisien*, 35^e année, n° 12349, dimanche 21 août 1910, « Échos », page 2, colonne 6 ; *Petit Journal*, 48^e année, n° 17404, dimanche 21 août 1910, page 1, colonne 5 ; *Le Temps*, 50^e année, n° 17949, dimanche 21 août 1910, « Faits divers », page 3, colonne 4 ; *Le Siècle*, 75^e année, n° 27247, lundi 22 août 1910, « Nouvelles du jour », page 1, colonne 2 ; *Le Rappel*, n° 14773, lundi 22 août 1910, « Faits divers. Province », page 3, colonnes 5-6 ; *La Croix*, 31^e année, n° 8410, mardi 23 août 1910, « Faits divers de partout. France », page 6, colonne 5.

La voiture fut broyée et lorsqu'on put en dégager M. Jean Aicard, on constata qu'il portait une profonde blessure en travers du visage et qu'il avait le bras gauche fracturé. On le déposa sur un matelas, dans un café voisin, où un médecin mandé en hâte vint lui donner des soins. Après quoi, il fut transporté à l'hôpital civil où M. le docteur Daspres a procédé à la réduction de la fracture.

Nous faisons des vœux pour le rétablissement de M. Jean Aicard.

La nouvelle de cet accident, connue en ville de bonne heure, y avait produit une très vive émotion ¹¹.

Jean Aicard fut soigné à l'hôpital civil de Toulon :

L'Accident de M. Jean Aicard

Nous sommes retourné hier à l'hôpital prendre des nouvelles de notre éminent concitoyen ; nous l'avons retrouvé comme nous l'avions vu la veille, d'une bonne humeur inaltérable et supportant, avec la galéjade aux lèvres, les souffrances que lui ont causées la réduction de la fracture de l'humérus gauche et la suture de la paupière gauche et du nez.

Dans l'après-midi, Jean Aicard a été radiographié par les soins de M. le docteur F. Varenne ; la fracture est normale, en sifflet, sans esquilles, et la réduction opérée dès dimanche après-midi par M. le docteur Daspres a parfaitement réussi ; le blessé n'a pas eu de fièvre et a mangé de bon appétit. Il a reçu,

¹¹ *Le Petit Var*, 36^e année, n° 12491, lundi 1^{er} février 1915, page 1, colonne 2. Pour le compte rendu de la manifestation organisée par la société chatnoiresque *La Cheminée*, voir, dans ce même numéro, la rubrique « Informations locales », page 3, colonne 2. — Jean Aicard avait une automobile Mors : la société était alors dirigée par André Citroën. Le véhicule ne fut pas aussi « broyé » que l'affirme le chroniqueur du journal local car le poète put la faire réparer et continua de l'utiliser après l'accident.

hier, de nombreuses visites ; le vice-amiral de Marolles a été des premiers à se rendre auprès de lui.

Toutes les précautions ont été prises pour empêcher que la sœur du poète, la vénérable Mme Lonclas, en ce moment souffrante, apprît l'accident dont son frère a été victime. Malgré sa paupière tuméfiée, son œil injecté de sang, son bras gauche immobilisé et tout son corps contusionné, Jean Aicard, assis sur son lit, a lu les journaux et reçu ses amis. Il fera aujourd'hui un article qu'il a promis à un de nos grands confrères parisiens. Mais il ne pourra, à son grand regret, aller faire dimanche, à Draguignan, la conférence annoncée pour la journée du 75, ni les causeries promises à Dranem pour Nice et à St-Raphaël.

Le père de Maurin des Maures est ravi des soins dont il a été entouré à l'hôpital civil et il en a, à diverses reprises, exprimé toute sa reconnaissance au personnel ¹².

Le poète parut se remettre assez vite de ses blessures. À la fin du mois de février, il était déjà revenu aux *Lauriers-Roses* où sa sœur l'entourait de ses soins attentionnés :

La santé de M. Jean Aicard

(DE NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER)

Toulon, 27 février.

Voici quatre semaines que l'éminent collaborateur de « La France », M. Jean Aicard, a été victime de l'accident d'automobile

¹² *Le Petit Var*, 36^e année, n° 12492, mardi 2 février 1915, page 1, colonne 2. L'article cité promis à un journal parisien me paraît être « Le sourire de notre Midi » publié dans *La Revue hebdomadaire*, 24^e année, tome 2, n° 9, dimanche 27 février 1915, pages 385-388. — Voir aussi la presse nationale, notamment : *Journal des débats politiques et littéraires*, 127^e année, n° 33, mardi 2 février 1915, « Faits divers », page 4, colonne 3 ; *La Croix*, 36^e année, n° 9782, mardi 2 février 1915, page 8, colonne 3 ; *Le Temps*, 55^e année, n° 19568, mardi 2 février 1915, « Faits divers », page 3, colonne 6 ; *Le Temps*, 55^e année, n° 19572, samedi 6 février 1915, « Académies, universités, écoles », page 3, colonne 5.

bile que je vous ai signalé. M. Jean Aicard est maintenant dans sa propriété de Lagarde, près Toulon, entouré de soins vigilants par sa sœur dévouée, Mme Lonclas.

Le poète se rétablit peu à peu. J'ai été lui rendre visite. M. Jean Aicard passe une partie de la journée dans un fauteuil, le bras gauche toujours dans un appareil. Les contusions du visage commencent à disparaître. L'esprit de l'éminent académicien est toujours aussi vif. « La main droite me reste, me dit-il, et j'ai tenu à faire le seul effort qui m'ait été permis pour envoyer, dans la semaine même où j'ai été frappé, mon article à « La France ». Je l'ai écrit sur une tablette, alors que j'étais encore étendu dans mon lit d'hôpital. Je serai très heureux lorsque je pourrai reprendre ma collaboration très régulière. »

L'état général devient très satisfaisant et tout laisse espérer que le mois de mars ne se passera pas sans que notre brillant collaborateur soit enfin rétabli ¹³.

Dans la réalité, cet accident marque le début d'un long parcours médical qui va considérablement handicaper notre écrivain jusqu'à son décès.

Hospitalisation et intervention chirurgicale en 1915

Jean Aicard fut admis à la fin du mois de mai 1915 à l'hôpital maritime Sainte-Anne de Toulon pour une intervention chirurgicale au ventre pratiquée par le D^r Gastinel ¹⁴. Il y était encore

¹³ *La France de Bordeaux*, dimanche 28 février 1915. Voir la coupure de presse aux archives municipales de Toulon, fonds Jean Aicard, carton 1 S 42.

¹⁴ Barthélemy-Alfred Gastinel était alors médecin principal, spécialiste de bactériologie. Pour sa biographie complète voir BRISOU (Bernard), *Dictionnaire biographique des médecins, chirurgiens et pharmaciens de la*

en soins le 12 juin, jour où sa sœur Jacqueline mourut et il ne put assister à son enterrement.

Durant ce séjour, il composa quelques poèmes ¹⁵ qui révèlent ses préoccupations de l'instant.

Tout d'abord quelques vers au D^r Gastinel, son chirurgien ; le poète évoque un « ventre impur » où la mort s'est nichée :

Au docteur Gastinel

28 mai

Vous me pardonnerez, maître du bistouri,
Si je laisse gronder entre mes dents un cri.
Faible est ma chair, mais je me veux une âme forte.
Ouvrez mon ventre impur, pour que la mort en sorte.
Percez, fouillez... je pense à tous ceux qui, là-bas,
Déchiquetés, saignants en d'horribles combats
Reçoivent la douleur par la main de la haine.
Ils crient — Maman ! — couchés dans le val ou la plaine ;
Ils gémissent, le ventre ouvert... ouvrez le mien ;
Vous me faites un mal dont j'espère un grand bien.
Je veux souffrir comme un soldat, quoique sans gloire,
Afin de vivre jusqu'au jour de la victoire.

Vient ensuite un long poème consacré aux méfaits perpétrés par l'ennemi :

Marine militaire, Vincennes, Service historique de la Défense, 2010, in-8°, 873 pages.

¹⁵ Poèmes parfaitement mis au net ; voir archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 38, document n° 398, cahier manifold dont les pages 1-13 renferment des poèmes écrits pendant le séjour de Jean Aicard à l'hôpital Sainte-Anne de Toulon : « Au docteur Gastinel », 28 mai, page 10 ; « Culture allemande », 2 juin, pages 1-4 ; « Ma prière », 6 juin, page 5 ; « Les infirmiers marins », 6 juin, page 11 ; « Petite sœur », 6 juin, page 11 ; « Sournois comme un voleur de nuit », 8 juin, pages 12-13 ; les pages 6-9 manquent.

Culture allemande

Ayant eu d'abord l'espérance
De moissonner sur nos terrains,
Les Germains aux sillons de France
Confièrent nos blés en grains.

Hélas, et notre vieille terre
Accepta, Française pourtant,
De réaliser le mystère
Éternel — du germe montant.

Car telle est la force du germe,
Qu'il brise à son heure, à son jour,
La croûte du sol qui l'enferme
Comme la creva le labour.

En vain, le poids du sol résiste,
Le petit germe est le plus fort,
Heureux quand l'eau du ciel l'assiste ;
Mais, pluie ou non, il perce, il sort.

Aujourd'hui, tout gonfle de haine.
Le vil Germain, que nous chassons,
Sent bien qu'à la mi-août prochaine
Il ne fera pas nos moissons.

Alors un souci le dévore :
« Pour qui ce blé mûrira-t-il ? »
Il craint que le soleil ne dore
Pour nous les verts épis d'avril.

Et quand les jeunes moissons vertes
Ondulent en souple éventail,
Il revient aux glèbes rouvertes,
Reprendre le germe en travail.

Sur l'herbe fraîche, déjà drue,
Il revient, soigneux à rebours,
Pousser une infâme charrue
Qui déshonore les labours.

Aux entours de ce vieux village,
Voyez-vous cheminer là-bas,
Derrière son double attelage
L'homme, qui le suit pas à pas ?

Il encourage ses deux bêtes,
Il rêve à l'août, aux gerbiers mûrs
Tout ornés de bouquets de fêtes,
Il rit à nos bonheurs futurs ?

C'est le semeur au geste auguste,
Le paysan, l'homme sacré,
Grâce à qui, pour un prix trop juste,
Le bon pain nous est assuré ?

Eh bien non, ce gars qui laboure
Nous fait la guerre à sa façon !
Traître à la beauté qui l'entoure,
Il hait la future moisson.

Pour la tuer dans ses racines,
Ouvrier de mort et d'horreur,

Il prend dans ses mains assassines
Les manchons du laboureur.

C'est le crime contre la terre :
Il outrage l'espoir, l'amour,
Il viole un divin mystère,
Labour vil contre saint labour.

C'est la culture d'Allemagne,
C'est du beau travail allemand ;
Or, le soleil fuit, l'ombre gagne
La vaste plaine lentement.

Elle déborde de la combe,
Ruisselle sur le flanc du mont,
Et l'homme, dans le soir qui tombe,
Poursuit son œuvre de démon...

La terre de France s'étonne
De ton crime, ô peuple germain,
Et votre culture teutonne,
Germain, fait honte au genre humain.

hôpital maritime St^e Anne, 2 juin 1915

Jean Aicard, qui subissait probablement la première intervention chirurgicale de sa vie, avait senti la gravité de son mal et envisageait le pire. Il composa une émouvante prière adressée à Celui dont, toute sa vie, il tenta d'élucider le mystère :

Ma prière

Mon doute est un désir et jamais un blasphème ;
Ô Christ ! j'ai déserté tes temples, mais je t'aime,

Et mes propres douleurs baisent tes pieds sanglants.
Dieu toujours jeune et beau, pur comme les lys blancs,
Toi dont les pleurs sont comme une eau fraîche et féconde,
Toi qui fais de tes maux un baume pour le monde,
Ô Christ, tu n'es pas mort, je le sais, je le vois,
Puisque tant de vivants, dociles à ta voix,
Te suivent — comme au fond d'une triste vallée,
Où du haut des monts, coule une ombre désolée,
Le troupeau suit le pâtre en gémissant vers lui.
Ton étoile, ô Berger, en tous les temps m'a lui ;
Eh bien, lorsque tu vas porter, toi qui consoles,
L'ineffable vertu de tes saintes paroles
À ceux qui sont dans tes temples agenouillés,
Laisse, en passant, tomber un peu de tes pitiés
Sur l'incroyant, courbé, malgré tout, sous ton signe.
Ô Christ, mets ton amour sur moi, qui suis indigne.

6 juin 1915 hôpital maritime St^e Anne

Il adressa également un hommage aux infirmiers qui le soignaient :

Les infirmiers marins

Les infirmiers marins, des hommes d'énergie,
Aux bras très forts ; mais dont les mains, rudes pourtant,
Touchant avec lenteur la chair de sang rougie
Ne lui font un peu mal qu'en le bien regrettant.
Je le leur dis. Alors une pitié de femme
Gonfle leurs cœurs emplis d'un courage viril,
Et leur toucher se fait encore plus subtil.
Et dans leurs rudes mains je sens des douceurs d'âme.

6 juin 1915 hôpital St^e Anne

sa vie, lui imposant une restriction de ses mouvements et des soins quotidiens : « D'un accident d'auto survenu en 1915, Jean Aicard avait gardé une blessure ouverte au bas-ventre qui exigeait des soins incessants et minutieux ; pendant la guerre, il ne se trouvait plus d'infirmières pour les civils ; [...]. Je l'ai donc soigné pendant six années, lui servant en même temps de secrétaire¹⁷. »

LA MORT DE JACQUELINE

Jacqueline André, veuve du lieutenant de vaisseau Émile Lonclas, est décédée dans sa propriété des *Lauriers-Roses*, à La Garde, le samedi 12 juin 1915 au matin.

Tous les amis de Jean Aicard savent combien cette demi-sœur, née en février 1839, a compté dans la vie de son jeune frère : elle le fit d'abord accepter par la famille André, elle l'adopta tout aussi bien comme un fils que comme un frère, et elle l'accompagna dans toute son existence.

Jacqueline avait suivi son père aux *Lauriers-Roses*, lorsqu'il s'y retira définitivement vers 1875¹⁸. Après le décès d'Amédée, survenu le 15 février 1889, elle demeura dans cette bastide, où Jean venait la rejoindre lors de ses séjours en Provence.

¹⁷ ANONYME, *Jean Aicard und die Provence*, document dactylographié, format A4, sans date, 91 pages (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 61, pièce n° 127). À la page 7, l'auteur allemand cite une lettre du 7 juillet 1931, écrite en français, qui lui a été adressée par M^{me} Paulin-Bertrand.

¹⁸ La famille André habitait encore Toulon en 1872, comme l'indique le recensement de la ville de Toulon pour cette année (canton ouest, rue de l'Ordonnance, n° 2).

En 1915, Jacqueline était âgée de soixante-seize ans. Déjà peu vaillante en février, quand son frère eut un accident d'automobile, elle continua ensuite de s'affaiblir.

Les Toulonnais apprirent son décès par un article de M^{me} Paulin-Bertrand :

Jean Aicard et sa sœur

Pendant qu'à la suite d'une assez cruelle opération, notre concitoyen et ami, M. Jean Aicard, attend sa guérison à l'hôpital maritime de Sainte-Anne, on a dû lui apprendre la mort de sa sœur, Mme Jacqueline Lonclas, survenue, hier samedi, à neuf heures du matin.

Mme Lonclas était demeurée, toute jeune, veuve du lieutenant de vaisseau Émile Lonclas, neveu du grand jurisconsulte Ortolan, dont le petit-fils, M. Gaston Bonnier, membre de l'Institut, est un ami d'enfance de notre poète.

Mme Émile Lonclas se donna la tâche d'élever son jeune frère. Elle eut tout de suite une foi absolue en la vocation du poète, et la servit constamment. Si bien que, lorsqu'il publia son premier volume, dédié à sa sœur, c'est à elle, et non au jeune écrivain, que Victor Hugo envoya ses félicitations.

Bien des fois déjà, on a pu citer le nom de Mme Jacqueline Lonclas à côté de ceux de la sœur de François Coppée et de Déroulède.

Notre ami Jean Aicard nous a conté autrefois que le grand poète Sully-Prudhomme, recevant sa visite de candidat à l'Académie, lui dit : « Après tout, mon cher ami, que vous soyez ou non de l'Académie, vous serez le même poète. C'est là un de ces succès dont on peut se passer, mais il faut que vous en soyez, parce que je veux que votre sœur ait sa récompense. »

Un peu plus tard, Pierre Loti, à la séance solennelle de l'Académie où il fut chargé du discours au récipiendaire, rendit à la

sœur du poète un hommage ému ; et, le lendemain, une étude de Chantavoine, dans la *Revue Hebdomadaire* disait que notre poète devait la tendresse que respire son œuvre à l'influence d'une sœur « qui, ajoutait-il, l'a souvent protégé contre lui-même ».

On ne pourra jamais écrire une biographie du poète sans évoquer l'image de celle qui disparaît aujourd'hui.

LÉON DE SAINT-VALERY¹⁹.

Ses obsèques furent d'autant plus tristes que son frère Jean n'avait pu s'y rendre, étant alors en soins à l'hôpital Sainte-Anne de Toulon suite à une intervention chirurgicale :

Les Obsèques de M^{me} Lonclas Sœur du Poète Jean Aicard

Les obsèques de la sœur de notre grand et aimé poète Jean Aicard, Mme Jacqueline-Émile Lonclas, qui fut, pour lui depuis toujours, le dévouement en personne, le dévouement attentif et intelligent de tous les instants, — de toutes les minutes, de toutes les heures — ont eu lieu hier matin : à 9 heures, en la triste villa des Lauriers Roses, à 9 h. ½ en l'église de La Garde, à 11 heures à Toulon.

Cérémonie douloureuse pour tous les chers amis de la défunte et du poète, — cérémonie rendue plus douloureuse encore, par l'absence de Jean Aicard, cloué sur son lit de douleurs, en la petite chambre où il a été admis, à Sainte-Anne, à l'hôpital principal de la marine.

Un cortège de voitures a conduit l'assistance jusqu'au Champ-de-Mars, où chacun a pris place, derrière le char funèbre, — le deuil étant conduit, à la fois, par le neveu de Mme Lonclas, M.

¹⁹ *Le Petit Var*, 36^e année, n° 12623, dimanche 13 juin 1915, page 1, colonne 5.

J. Bouisson, et par l'ami le plus intime du maître, le docteur Paul Godin, médecin en chef des hôpitaux 108 bis et 109 bis de la XV^e région, à Saint-Raphaël.

Nous notons, parmi les personnes présentes : MM. Victor Micholet, maire de Toulon ; André Charlois, conseiller général, maire de La Garde ; l'amiral Châteauminois ; Georges Bourgarel, vice-président du Tribunal Civil ; le commissaire en chef Doynel ; le commandant de gendarmerie maritime Revol ; le mécanicien-directeur Berger ; le peintre Paulin Bertrand ; MM. de Bronquemont, le docteur Bessade, Baux, Edme Tassy, Raux et Lafforgue, de La Garde ; le chanteur populaire Félix Mayol ; Édouard Porchier, président du Syndicat de la Presse Toulonnaise ; L. Nicolini, président de la Chambre de Commerce ; les représentants des rédactions du « Petit Marseillais », « Petit Var », « Petit Provençal », « République du Var » et « Je Dis Tout ».

Les dames étaient également très nombreuses. Un poêle était porté, en leur nom, par Mlle Bouisson et Mmes Bessade, Bertaud, Panescorse.

Au dépositaire du cimetière, M. le docteur Paul Godin a prononcé un discours fort émouvant, — et nous répondons au désir que nous expriment les amis de Jean Aicard en reproduisant les principaux passages :

Autour de vous, Madame, chère et noble amie, à cette heure cruelle où il nous faut vous dire adieu, autour de vous se serrent de bons parents, de vieux et solides amis. Mais, hélas ! et nous en avons le cœur déchiré, celui que vous n'avez cessé d'aimer comme l'aurait aimé une Mère, votre Jean, votre Frère illustre est à cette heure immobilisé sur un lit de souffrances par une grave opération. Jean Aicard n'est pas ici, parce que la maladie lui interdit d'y être.

Ah ! ses souffrances ! elles lui sont moins cruelles que ne l'a été l'affreuse obligation de rester éloigné de vous aux heures où, plus que jamais, votre état réclamait ses soins, ses soins de tous les instants, dont sa main, devenue si habile sous la conduite de son cœur, faisait de nuit et de jour une distribution sans fin à sa sœur chérie.

Depuis que votre santé était altérée, depuis tant d'années, votre bien aimé frère était là, vous le sentiez près de vous, et vous n'osiez plus vous révolter contre la douleur qui le retenait, lui, dans vos bras maternels.

N'aviez-vous pas une véritable divination de Mère à cette époque lointaine où, illuminée par votre foi dans son génie, alors que votre Frère était encore un adolescent, vous preniez la résolution de tout faire pour lui épargner les difficultés de la vie ? Vous faisiez le sacrifice de la vôtre et vous n'aviez pas 25 ans...

On peut dire avec vérité, Madame, que la France vous doit son grand poète, celui qui a élevé par-dessus toutes les forces humaines la puissance du cœur. Vous avez droit, Madame, à la reconnaissance de tous, à la reconnaissance immortelle et tendre, comme l'œuvre même de Jean Aicard. Un jour, Madame, vous l'avez conduit à l'Académie Française : il oubliait d'y aller.

Le courage stoïque avec lequel il supporte la double épreuve si atrocement cruelle qui lui est imposée aujourd'hui, c'est de vous, Madame, qu'il le reçoit ; car il sait que votre nom est désormais associé au sien à travers les temps.

Au revoir, Madame Lonclas ; au revoir, amie incomparable ; nous tous qui vous accompagnons à votre dernière demeure terrestre, nous vous admirons. Encore une fois, du fond de nos affections, au revoir.

Cette cérémonie ne prit fin qu'à midi ²⁰.

²⁰ *Le Petit Var*, 36^e année, n° 12625, mardi 15 juin 1915, page 3, colonne 3.

Au décès de Jacqueline, Jean Aicard avait perdu tous les siens : il ne lui restait plus aucune famille proche. Resté seul dans la bastide isolée des *Lauriers*, il y fut secouru par le peintre Paulin Bertrand et son épouse Julia qui éclaircirent les dernières années de notre écrivain de leur présence amicale et attentive.

WLADIMIR BIENSTOCK

Wladimir-Lvovitch Bienstock est né à Jitomir (ou Jytomir, Ukraine occidentale) le 5 mai 1868, de parents israélites pré-nommés Léon-Moïse et Rebecca. Il adopta ensuite le christianisme et reçut le baptême le 15 mai 1896 sous les prénoms Jean-Wladimir. Diplômé de l'université de Moscou, il fut avocat à la cour d'appel de Petrograd de 1891 à 1899 ²¹.

Venu en France, il se fixa à Paris, au 75 de la rue de Rennes. Il épousa, le 12 septembre 1899, à la mairie du 6^e arrondissement, Honorine-Juliette Coindeau, une ancienne élève de l'École normale supérieure de Sèvres, agrégée de sciences physiques et professeur au lycée Victor Hugo : leur mariage fut célébré par Ernest Flammarion, l'éditeur bien connu. Selon les lois alors en vigueur, l'épouse perdit sa nationalité française en raison de son mariage avec un étranger. Wladimir fut, toutefois, naturalisé français par décret du 22 mars 1922 et son épouse retrouva aussitôt sa nationalité de naissance. Le couple ne semble pas avoir eu de descendance.

Wladimir Bienstock fit en France une carrière de journaliste, correspondant de périodiques russes et français. Il est égale-

²¹ Ces renseignements biographiques sont tirés du dossier de membre de la Légion d'honneur de Wladimir Bienstock, cote LH/235/54, douze pièces.

ment connu pour ses traductions françaises des œuvres de Tolstoï et de Dostoïevski. Il a, enfin, laissé une œuvre personnelle comme dramaturge et historien.

Bienstock fut en relation avec Jean Aicard à au moins deux reprises.

Tout d'abord en 1903 à propos du *Père Lebonnard*²². Je ne sais qui prit l'initiative de l'entreprise, mais toujours est-il que Jean Aicard confia à Bienstock la traduction en langue russe de sa célèbre pièce et son exploitation sur les théâtres de l'empire tsariste. Dans la première lettre conservée, du 27 juillet 1903, Bienstock explique à Jean Aicard les conditions pratiquées en Russie et lui demande son manuscrit. Notre écrivain en fit réaliser une copie et Bienstock la reçut début septembre alors qu'il était en villégiature à Saint-Héliier, dans l'île de Jersey. Le traducteur fit diligence car, dans sa lettre du 20 novembre 1903, il put annoncer à Jean Aicard que sa pièce était « en lecture au Théâtre Impérial à Moscou ».

Les archives restent toutefois muettes sur le devenir de ce *Lebonnard* russe : l'entreprise ne semble pas avoir abouti... La pièce fut jouée par Silvain, à Saint-Petersbourg, en janvier 1911... mais en français²³ !

²² Les archives municipales de Toulon conservent cinq lettres de Wladimir Bienstock à Jean Aicard, datées des 27 juillet 1903 (Fonds Jean Aicard, carton 1 S 7, enveloppe « contrats et courriers »), 6 août 1903 (Fonds Jean Aicard, correspondance), 29 août 1903 et 4 septembre 1903 (Fonds Jean Aicard, carton 1 S 7, enveloppe « contrats et courriers »), et du 20 novembre 1903 (Fonds Jean Aicard, correspondance).

²³ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 2, reliure rouge, pièce n° 52-53, lettre autographe de Silvain à Jean Aicard, 3 pages, datée du 29 janvier 1911 et écrite du *Grand Hôtel d'Europe* à Saint-Petersbourg.

Jean Aicard reprit contact avec Wladimir Bienstock en janvier 1917²⁴, pour la traduction en langue russe de son poème *Le Sang du sacrifice*. Mais, là encore, les archives font défaut. La seule certitude a été apportée par Jean Aicard lui-même : « La traduction du poème en langue russe fut, plusieurs fois, entreprise, et plusieurs fois abandonnée, par divers traducteurs. Enfin réalisée, elle me fut envoyée naguère et ne m'est jamais parvenue. Tout donne à croire qu'elle a disparu dans un naufrage en Méditerranée²⁵. »

Wladimir Bienstock est mort à Paris le 12 mars 1933. Il avait été fait chevalier de la Légion d'honneur par décret du 1^{er} août 1929 rendu sur le rapport du ministre des Affaires étrangères : il était alors trésorier de l'Association syndicale de la presse étrangère à Paris et demeurait au 236 boulevard Raspail (14^e arrondissement). Il était également membre de la Société des gens de lettres et de la Société des auteurs dramatiques. Après son décès, son épouse est retournée à Poitiers, sa ville natale, où elle est morte vers 1960.

GIOSUÈ CARDUCCI

Giosuè-Alessandro-Giuseppe Carducci fut le premier écrivain italien distingué par le prix Nobel de littérature (1906).

Il naquit en Toscane le 27 juillet 1835, où son père médecin soutenait les *carbonari* dans leur lutte. Il fit ses études secon-

²⁴ Lettre non autographe du 18 janvier 1917, conservée dans une collection particulière.

²⁵ AICARD (Jean), *Le Sang du sacrifice*, Paris, Ernest Flammarion, décembre 1917, in-16, 296 pages. Le texte cité est pris à la page 278.

daires à Florence puis entra à l'École normale supérieure de Pise. Il obtint son premier poste dans l'enseignement en 1856 au lycée de San Miniato ; parallèlement, il publia ses premiers vers.

Mais il fut vite suspendu en raison de ses idées républicaines. Et puis son frère cadet Dante mourut en 1857, tué accidentellement par son père qui, miné par le remords, se suicida l'année suivante. Carducci sombra alors dans une dépression dont il ne sortit que par son mariage avec une cousine, Elvira Menicucci, en 1859. Il revint à l'enseignement, comme professeur de grec et latin dans un lycée de Pistoia. Muté à l'université de Bologne, il y acheva sa carrière en 1904.

Les *Rime nuove* (1861-1887) et les *Odi barbare* (1877-1889) firent de lui un poète national.

Malade et affaibli, il ne put se rendre en Suède pour y recevoir le prix Nobel de littérature qui lui avait été décerné et il mourut à Bologne le 16 février 1907. Dès le lendemain, *Le Figaro* salua en lui le premier écrivain italien de son temps : « L'Italie vient de perdre, en Giosué Carducci, le plus glorieux de ses poètes : celui qui fut peut-être le premier artisan de son magnifique réveil littéraire, celui dont la carrière a été le plus entièrement unie à son existence nationale, depuis un demi-siècle²⁶. » Et Bologne, sa ville natale, lui offrit de grandioses funérailles.

Carducci a laissé une importante œuvre poétique marquée par le retour au classicisme et la recherche de métriques nouvelles ou inspirées de l'Antiquité.

²⁶ *Le Figaro*, 53^e année, 3^e série, n° 48, dimanche 17 février 1907, page 1, colonne 1 ; long article nécrologique, sur deux colonnes, signé « Édouard Rod ».

Sans l'avoir personnellement connu, Jean Aicard était un admirateur du grand poète.

Dans un recueil de pièces consacrés à l'Italie, parfaitement mis au net mais non daté, on trouve ces vers de notre écrivain célébrant le poète italien :

*Carducci*²⁷

Carducci nous est cher, ô très chère Italie.
C'est le penseur moderne, ami des anciens dieux,
Et le chaînon d'or qui relie
La gloire antique à ton avenir radieux.

Il les unit tous deux en son vers symbolique
Qui, nous émerveillant d'une double beauté,
Jeune pensée et rythme antique,
Réjouit chez les morts Horace consulté.

Il fut très grand, il dresse, avec Satan rebelle,
Contre un Dieu sourd au cri de l'homme agonisant,

²⁷ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, dossier vert « Italie », pages 67-68. Il doit s'agir de l'« ode » composée par Jean Aicard en vue d'une fête à la gloire de Carducci... qui fut différée et réalisée sans le poème de notre écrivain : « S. Exc. le comte Torielli, ambassadeur d'Italie, et M. Briand, ministre de l'instruction publique, viennent d'accepter la présidence d'honneur d'une grande fête que la Ligue franco-italienne organise à la Sorbonne en hommage à la mémoire de Carducci. Au cours de cette cérémonie, M. Silvain, de la Comédie-Française, dira une ode à Carducci que vient de composer tout exprès M. Jean Aicard. » (*Le Figaro*, 53^e année, 3^e série, n° 66, jeudi 7 mars 1907, « Échos. À travers Paris », page 1, colonne 4). — On trouve également, dans le Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, Manuscrits IX, dossier n° 338, un paquet de dix feuilles totalement raturées contenant une ébauche de ce poème ainsi que ce qui peut apparaître comme des éléments en vue d'un poème pour un monument à Carducci...

La justice humaine plus belle,
La volonté plus forte et l'orgueil tout puissant.

Quand il semble soumis au présent qui l'irrite,
C'est qu'il a vu sourire à l'avenir romain

La bonne reine Marguerite
Qui passait, une fleur d'espérance à la main.

Et Bologne, et Florence, et notre aïeule Rome
Auraient voulu garder, d'un même cœur aimant,
L'immortel tombeau du grand homme ;
S'accroître de sa gloire irrévocablement.

N'ayez plus qu'un seul cœur, ô cités sans rivales.
Et qu'il rassemble en lui, loin d'en être jaloux,
Toutes vos gloires triomphales,
Car l'Italie est toute en chacune de vous.

Toutes auront leur part des gloires de chacune.
Ne vous querellez plus autour d'aucun cercueil.
Songez que l'Italie est une,
Et toutes en chacune ayez un seul orgueil.

Toi, qu'aux mains d'une reine il aima dans un rêve,
Ouvre, fleur d'unité, ton cœur épanoui.

Voici qu'une aurore se lève,
Dont ce grand mort, dans son cercueil, est ébloui.

Jean Aicard participa également à la grande fête donnée au Collège de France, en mars 1908, en l'honneur de Carducci, au milieu d'un aréopage particulièrement choisi :

Sous la présidence de M. Paul Gervais, directeur du cabinet, représentant M. Doumergue, ministre de l'Instruction publique, et de S. Exc. le comte Torielli, ambassadeur d'Italie, dans la grande salle du Collège de France, décorée aux couleurs françaises et italiennes, avec le concours de la Ligue franco-italienne, des Sociétés « Dante Alighieri », la Polenta, la Lyre italienne, les Félibres, le Comité central des Sociétés italiennes de Paris, la Société des études italiennes, le Syndicat de la presse illustrée, l'Association générale des publicistes français, l'Union espagnole et la Société des études portugaises de Paris, a eu lieu, aujourd'hui, à deux heures, une fête en l'honneur de Carducci.

Sur l'estrade se trouvaient M. Paul Gervais, l'ambassadeur et les membres de l'ambassade d'Italie ; M. Émile Loubet, M. Jean Richepin, de l'Académie française ; MM. Paul Rivet, sénateur ; Beauquier, député ; X. de Carvalho, le professeur Ratti, Dario, Nicodemi, le docteur d'Orméa, le docteur Suarez de Mendoza, Raqueni, Carlo Rosaspina, Liard, vice-recteur de l'Académie de Paris ; Croiset, doyen de la Faculté des Lettres ; Bayet, directeur de l'enseignement supérieur ; Levasseur, administrateur et les professeurs du Collège de France et de la Faculté des Lettres ; Jean Aicard, Henri Barbour, Émile Blémont, Jules Claretie, Anatole France, Lozé, Alfred Mézières, ou nombreuses personnalités littéraires, les membres des différentes Ligues franco-italiennes, etc.²⁸

Notre écrivain fit également partie du Comité français du monument G. Carducci : fondé à la suite des obsèques du poète, ce comité eut quelque mal à asseoir son projet : « L'idée de glorifier Giosuè Carducci en lui érigeant un monument à Paris a eu quelque peine à faire son chemin. Elle a germé dès

²⁸ *Journal des débats politiques et littéraires*, 120^e année, n° 75, lundi 16 mars 1908, « En l'honneur de Carducci », page 3, colonnes 1-3.

Un vent pur a soufflé des cimes,
Un autre est venu de la mer :
Ils chantaient haut, ils chantaient clair,
Ils dénonçaient les mêmes crimes,
Ils disaient les vertus sublimes
Qui triompheront par le fer.

L'Alpe et la Méditerranée
Se content les âges lointains,
Où, devant la terre étonnée,
S'étaient les fastes latins.
Et l'Alpe chante : « Recommence,
Temps héroïque des aïeux. »
— « Fils latins, dit la mer immense,
Défendez l'art, sauvez les dieux. »

La France évoqua l'Italie :
« Est-ce que ma mère m'oublie ?
Ou bien, ô ma mère et ma sœur,
Comprendras-tu que l'heure est grave,
Ou veux-tu devenir l'esclave
De mon horrible envahisseur ?

« Tandis que mon âme survole,
Avec l'avion, ce symbole,
La mer d'Icare, notre mer,

après les obsèques retentissantes que lui fit son pays, pendant qu'on le « commémorait » dans toutes les villes d'Italie et ici même, comme si ses plus infatigables admirateurs, ayant obtenu pour lui tous les honneurs que put imaginer la reconnaissance nationale, jugeaient cette sanction suprême indispensable à sa renommée. Mais le comité d'initiative se heurta d'abord à certaines hésitations qu'on pouvait prévoir : les uns craignaient que ses intentions déviassent peu à peu vers l'inévitable politique, et que l'inauguration du monument devînt un jour un prétexte à palabres anticléricales ou démagogiques ; les autres eussent préféré que, si Paris voulait accueillir parmi le peuple de ses statues celle d'un poète italien, il réservât cette faveur à une réputation déjà consacrée par le temps, et mieux établie sur les bords de la Seine. Sans remonter au-delà du dix-neuvième siècle, on eût trouvé sans peine deux noms au moins peut-être plus universels : celui de Leopardi, qui depuis Musset a toujours eu parmi nous des fidèles, et celui de Manzoni, dont *les Fiancés* sont un des grands livres modernes. [...] ²⁹ ». Bien qu'ayant réuni une belle liste de personnalités ³⁰, le comité ne put concrétiser son intention et la survenue de la première guerre mondiale fit capoter l'initiative.

Enfin, dans son livre *Le Sang du sacrifice*, Jean Aicard ajouta, à la traduction en italien du poème éponyme, des vers dédiés à Carducci :

²⁹ *Le Figaro*, 55^e année, 3^e série, n° 156, samedi 5 juin 1909, « Le monument Carducci », page 1, colonnes 1-2, article signé « Édouard Rod ».

³⁰ *Comité français du monument G. Carducci*, in-8°, 16 pages ; simple liste de tous les membres.

³¹ AICARD (Jean), *Le Sang du sacrifice*, pages 273-276.

Pendant que mon idéal plane,
Pur comme l'étendard de Jeanne,
Dans le ciel latin, d'un bleu clair,

C'est par-dessous que le Barbare
Entre dans nos eaux et s'empare
De notre domaine latin ;
C'est entre deux eaux que chemine
L'infâme torpille ou la mine,
Le piège lâche et clandestin.

« À chacun l'arme de sa race,
Un même monstre nous menace,
Ô ma sœur ! c'est ce Germain dur,
Sans pitié, d'âme anti-chrétienne...
Il veut ma mort, il veut la tienne,
Il est la nuit et nous l'azur.

Il veut que la terre le craigne.
Et que, sur tous les peuples, règne
Son orgueil, celui de son roi,
Il veut éteindre la lumière
Dont Rome hérita la première
Et que tu m'as transmise, à moi !

« Pour l'honneur de toute la terre,
Belges et Russes, l'Angleterre,
La France, traquent le Germain ;
Nous abattons la bête immonde ;
Toi, l'Italie, amour du monde,
Viendras-tu ce soir ou demain ? »

Alors, en Italie, une voix de poète ³²
Cria : « Levons-nous, il est temps !
Le glaive est nu ; la gloire apprête
Ses palmes pour nos combattants.

L'idéal de Paris et l'idéal de Rome,
C'est le même et splendide héritage de l'homme,
Aurore d'avenir qui nous luit du passé !
Dans la France, ton cœur lui-même est menacé,
Italie, ô mère éternelle !

Ouvre donc en chantant, toute grande, ton aile
Au-dessus des sommets de l'Alpe, blancs et purs,
Et par-dessus la mer, entre les deux azurs. »

Le poète a dit. Sa voix vibre
Dans le cœur de son peuple libre
Qui frissonne et répond comme une harpe au vent.
L'Italie, heureuse, est enfin venue ;
Son Épée est belle, elle est nue,
Et flamboie au soleil levant
Comme Astarté qui sort, blonde, du flot vivant.

Noble lame d'acier, par la gloire dorée,
Elle vaincra, l'Épée immortelle et sacrée,
Car le monde secret des âmes — est pareil
À l'inaccessible soleil
Que rien n'arrête en sa marche assurée,
Et qui monte en suivant sa courbe et son destin.

³² NDLR. Dans l'édition, une note de bas de page précise que ce poète est
« G. d'Annunzio ».

Rien ne fait dévier, dans l'éternel espace,
Ni l'astre, corps de feu, qui passe et qui repasse,
Ni cet autre soleil, noire idéal latin,
Aube d'un renaissant, d'un immortel matin.

LÉON TOLSTOÏ

L'écrivain russe Léon Tolstoï – Lev Nikolaïevitch Tolstoï – est né en 1928 à Iasnaïa Poliana dans une petite aristocratie désargentée et est mort à Astapovo en novembre 1910.

La fratrie se composait de quatre garçons et d'une fille quand leur mère mourut. La famille s'établit alors à Moscou, où le père mourut à son tour en juin 1837 : une tante éleva alors les orphelins, à Kazan, au bord de la Volga.

En 1844, Léon débuta des études de langues orientales, puis de droit... mais il était davantage passionné par l'histoire et la philosophie. Il quitta l'université en 1847 et mena une vie instable et débridée, jusqu'à la chute de Sébastopol en 1855.

Il parcourut ensuite l'Europe – Paris, Suisse, Allemagne, Italie, Angleterre, Belgique – séjournant notamment à Hyères (Var) en 1860³³.

Le 23 septembre 1862, il épousa Sophie Behrs et le couple s'installa à Iasnaïa Poliana. Léon y publia notamment *La Guerre et la Paix*, *Anna Karénine*.

Il débuta, dans les années dix-huit cent soixante-dix, une réflexion spirituelle et religieuse, mêlée de considérations philosophiques libertaires, d'une critique de l'État, du capitalisme

³³ ROUX (Gustave), « Les deux Tolstoï à Hyères en 1860 », *Bulletin de la société des amis du Vieux-Toulon*, n° 80, 1958, pages 99-105.

et de l'Église orthodoxe, conduisant à un véritable « anarchisme chrétien » : Tolstoï pose la Foi comme une nécessité vitale car le sens de la vie lui paraît être d'accomplir la volonté de Dieu ; il rejette l'Église en tant que système terrestre nécessairement inféodé à un pouvoir temporel établi par la violence et la guerre, ce qui lui vaudra d'être excommunié par l'Église orthodoxe ; il rejette toute autorité visant à la limitation de la liberté individuelle et invite les humains à se laisser guider par Jésus, à refuser toute forme de violence et à vivre selon les préceptes évangéliques.

Tolstoï a laissé une œuvre littéraire très importante composée de nouvelles, contes et récits, d'écrits autobiographiques et d'essais philosophico-religieux. Ses ouvrages étaient connus en France par différentes traductions, et notamment celles de Wladimir Bienstock.

Jean Aicard n'a jamais rencontré Tolstoï mais il avait une grande vénération pour le penseur russe, et notamment pour ses idées religieuses :

Paris 27 juillet 1901

Monsieur et honoré confrère,

Tolstoï est un des génies que j'admire le plus. je ne saurais le suivre partout et toujours – mais toujours et partout je l'aime. Rien n'est meilleur ni plus grand que cette âme toute pleine de beaux désirs. Tolstoï ne voit en Jésus-Christ [page 2] que le plus noble des enfants de la terre et cependant il veut lui obéir plus obstinément, plus [un mot illisible], plus parfaitement que ceux qui le proclament fils de Dieu. Il y a là un vénérable effort de sainteté humaine, et j'y vois le trait le plus singulier du néo-christianisme.

Rien n'a jamais honoré davantage la pauvre humanité.

Recevez, je vous prie, mes cordialités

Jean Aicard ³⁴

Jean Aicard adressait volontiers ses volumes à Léon Tolstoï : dans sa lettre du 20 novembre 1903 ³⁵, par exemple, Wladimir Bienstock, qui faisait des voyages réguliers entre France et Russie, proposa à notre écrivain provençal de transmettre un volume à Tolstoï. Et le journaliste parisien Henry Lapauze (1867-1925), qui eut le privilège de passer une soirée chez Léon Tolstoï en mai 1896, confirma que le célèbre écrivain russe recevait les livres de Jean Aicard et les lisait ³⁶.

Enfin, Jean Aicard composa un long poème lorsqu'il apprit le décès de Tolstoï et le publia dans *Le Sang du sacrifice*, dans la partie consacrée à la Russie :

La Marche au tombeau ³⁷

À Tolstoï.

Le grand vieillard a pris son bâton de voyage.

Comme un chêne qui doit sa force à son grand âge,
Il est très beau. Sa taille est haute ; ses yeux pers,

³⁴ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 18, classeur XIII¹, pièce n° 47, brouillon de lettre, 2 pages, destinataire non mentionné. — Jean Calvet reconnaît à Jean Aicard un "idéisme tolstoïen" (*Visages d'un demi-siècle*, Paris, Bernard Grasset éditeur, 1959, page 86).

³⁵ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre autographe de Wladimir Bienstock à Jean Aicard écrite de Paris le 20 novembre 1903.

³⁶ *Le Gaulois*, 30^e année, 3^e série, n° 5332, vendredi 12 juin 1896, « Une soirée chez Léon Tolstoï à Yasnaïa Poliana », page 1, colonne 6 et page 2 colonnes 1-2.

³⁷ AICARD (Jean), *Le Sang du sacrifice*, pages 279-284. Le poème a été primitivement publié dans *La Revue*, livraison du 1^{er} janvier 1911.

Sous le front chargé d'ans, ont de jeunes éclairs ;
Lasse des vanités trop longtemps entendues,
Son oreille se cache aux broussailles tordues
De la barbe sauvage et des cheveux, mêlés,
Sur la tempe, aux sourcils très longs, comme envolés ;
Le nez s'écrase, tel celui de Michel-Ange ;
La bouche, qui se perd à demi sous la frange
De la moustache épaisse aux rudes poils chenus,
Raconte, en mots profonds, des rêves ingénus.
Ne jugeons pas ce chêne aux tares de l'écorce ;
Plus il est vieux et plus son grand cœur a de force ;
L'âge accroît en beauté les forêts et les mers ;
Et ce vieillard, miroir profond de l'univers,
Répète, à lui tout seul, en paroles sublimes,
Tous les cris de douleur qui montent des abîmes.

Pourquoi, vêtu de bure et le bâton en main,
Vieillard, vers quel pays t'es-tu mis en chemin ?

*

— « J'ai trop vu que ce monde est un enfer de haine :
J'aspire au règne heureux de la tendresse humaine.
Le riche a des châteaux, des terres, des valets ;
Le pauvre, sur le seuil lumineux des palais,
Grelotte et voudrait bien entrer : on le repousse.
Cependant qu'il gémit sa plainte affreuse et douce,
Le bal voluptueux chante et rit dans les fleurs.
Trouvant que tant de joie insulte à ses douleurs,
Le pauvre sent son cœur se gonfler de colères.
Comment répond le riche aux haines populaires ?
Par la haine, — et voilà le cercle douloureux !

Mais les pauvres se font aussi la guerre entre eux,
 Et les riches aussi se font entre eux la guerre.
 Le prince détrôné qui, respecté naguère,
 Prétendait que tout roi tient son pouvoir de Dieu,
 Par le mot virulent, par le fer ou le feu,
 Attaque un autre roi qu'un même Dieu couronne...
 Quel est ce moribond qu'une foule environne ?
 Un pauvre !... L'ayant vu travailler de ses bras,
 La Grève, reine aveugle, a crié : « Tu mourras ! »
 Il meurt esclave ; un peuple en liberté l'entoure ;
 Et, sans qu'un seul parmi ses frères le secoure,
 Il leur jette ce cri : « J'ai trois petits enfants. »
 Avec les assassins, les juges triomphants
 Qui suscitent, par les vindictes, la vengeance,
 Pour la perpétuer semblent d'intelligence.
 Partout des échafauds sur des seuils de prisons ;
 Un soleil sanglant meurt sur tous les horizons ;
 De peuple à peuple on s'espionne, on s'assassine,
 Et chaque nation détestant sa voisine,
 L'une à l'autre ayant pris des drapeaux et de l'or,
 C'est pour s'être battu qu'on doit se battre encor.
 Sous les cent mille pieds de la cavalerie,
 La face de Jésus, agonisante, crie,
 Ouvrant sa bouche pâle et fermant ses beaux yeux.
 En habit d'empereur, un spectre glorieux,
 Sabre en main, escorté de hideuses chimères,
 La Mort, — chevauche, et, sur le cœur même des mères,
 Écrase les enfants qui lui tendent les bras !
 Le zénith clair ne luit que pour des yeux d'ingrats :
 Nul ne le voit vraiment que le blessé qui tombe,
 Étendu sur le dos, pour glisser à la tombe.
 Seigneur ! des milliards d'hommes, des millions

De millions, dont l'âme appelle tes rayons,
 Meurent dans l'ombre !... Et moi, qui porte dans mon âme
 Toute une source fraîche où luit ton ciel en flamme,
 Ne puis-je leur donner, ne serait-ce qu'un peu,
 De mon pouvoir d'amour où j'ai reconnu Dieu ?...
 Quand je parle, ma voix se perd dans trop d'espace !
 Oh ! si, par leurs chemins, comme un pauvre qui passe,
 J'allais, abandonnant ma famille et mes biens,
 Feignant d'être insensible aux cris, aux pleurs des miens,
 Si j'entrais, vieux, dans la misère universelle,
 Peut-être verrait-on au moins une étincelle
 Du rayonnant espoir que je porte en mon cœur !
 Peut-être entendrait-on le sceptique moqueur
 Confesser que l'amour divin dans l'homme existe !
 J'irais, perdu, seul, — pauvre errant que nul n'assiste, —
 Ne quittant, moi, qu'un vain monde artificiel,
 Comme Jésus quitta le royaume du ciel ;
 Et, tel Bouddha fuyant le pays de son père,
 Je ferais dire à mon peuple qui désespère :
 « Puisqu'un jour, puisqu'une heure avant son dernier jour,
 Ce vieillard vient à nous, il faut croire à l'amour ! »

Plein de sa soif d'aimer, qu'il n'a pas assouvie,
 Et voulant, sans mourir, s'évader de la vie,
 Le vieillard merveilleux prit son bâton en main,
 Choisit une nuit noire, et se mit en chemin.

*

Il choisit une nuit d'hiver, noire et glacée.
 Tout l'univers souffrant criait dans sa pensée.
 Il s'en alla, fouetté par la neige et le vent...

Deux jours plus tard il frappe aux portes d'un couvent :
— « Ouvrez ! »

— « Quel est ton nom ? »

— « Je suis François d'Assise...

Je suis Jésus, étant le pauvre ! »

Mais l'Église

Lui répondit : — « Passez, vieillard : on n'ouvre pas. »

Alors, l'âge terrible alourdissant son pas,
Il sentit un frisson dans sa chair misérable,
Et chercha du regard un pauvre secourable
Près de qui s'endormir au revers d'un talus...

— « Me voici parmi ceux que nul ne connaît plus ;
Me voilà sans abri, dans la nuit, sous le givre ;
Quand tout souffre, souffrir par amour, c'est mieux vivre.
Mon âme est libre enfin, loin des riches joyeux
Dont je me fis longtemps le complice odieux.
Maintenant je serai ton serviteur fidèle,
Ô Seigneur, dans la vie à la fois, et hors d'elle ! »

*

Mais, dès qu'il crut avoir accompli son dessein,
La Mort lui dit :
— « Vieillard, la paix n'est qu'en mon sein.
Seule, j'ai vu l'amour à sa source profonde ;
Déjà, ce que tu vois reste invisible au monde ;
Sur terre, ô grand vieillard, nul chemin ne conduit
À la lumière, — et tes clartés sont de la nuit.
Seuls parlent avec Dieu ceux-là que j'ai fait taire.
Quand Jésus a quitté son ciel pour votre terre,

Il n'a trouvé que la défaite et l'abandon.
Ce n'est qu'au ciel qu'on est compris lorsqu'on est bon.
Tu veux dormir ? voici mon sein ; voici ma couche.
Ne dis qu'à moi les mots suprêmes de ta bouche
Que ne comprendraient pas les sots ni les railleurs.
Dors... Ton rêve est de ceux que l'on achève ailleurs. »

Plein de sa soif d'aimer qu'il n'a pas assouvie,
Celui qui, sans mourir, s'évadait de la vie,
L'étrange pèlerin, son bâton au côté,
S'endormit dans la mort et l'immortalité.

Écrit au lendemain de la mort de Tolstoï.

JEAN AICARD.

Dominique AMANN

Directeur de la publication d'*Aicardiana*

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX^e siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet **jean-aicard.com** qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*.

Il est membre résidant de l'Académie du Var (30^e fauteuil).